

## Bonjour, Montrouge !



### "Étonnant, impressionnant"

**I**ls sont sous le charme, les visiteurs des nouveaux locaux dans lesquels l'entreprise Bayard va s'installer dès juin prochain à Montrouge. Adieu la rue Bayard, vive Montrouge !  
Parcourant les lieux en compagnie de Charles-Jean Pradelle, président du conseil de surveillance, du P. André Antoni et guidé par Bruno Frappat, président du directeur, Jean Gélamur, ancien PDG, est visiblement séduit. "C'est impressionnant, étonnant, superbe!" nous a-t-il confié. "C'est très neuf, très clair. Il y a de la place, beaucoup de place, 15 000 mètres carrés, de quoi accueillir non seulement tout ce qui se trouve à Paris, rue Bayard, mais davantage encore... Cinq étages, des balcons, des cours intérieures, des jardins, de la verdure. Deux

entrées : la principale donne rue Barbès ; l'autre, boulevard du Général-de-Gaulle. Le métro Porte d'Orléans et le tram sont à dix minutes à pied. C'est hypermoderne, c'est très beau. Ce nouvel ensemble est situé dans un quartier neuf. On change d'univers. C'est vraiment un plus pour l'entreprise !"

Suite page 2

**Le mot du président  
Bienvenue  
dans les nouveaux locaux !**

page 2



## Le mot du président

# Bienvenue dans les nouveaux locaux !

**A** notre demande, Jean Gélamur nous a confié ce qu'il a découvert et ressenti en visitant pour la première fois les nouveaux locaux de Bayard à Montrouge : un nouvel univers, mais un plus pour l'entreprise. Oui, nous avons tous connus, dans notre période active à Bayard, des changements, des déménagements, des bouleversements. Cela suscitait parfois quelques réticences. Du nouveau matériel, de nouveaux locaux, souvent mieux adaptés, permettaient, au-delà des transitions, de gérer des avancées, des innovations.

**Nous avons été le relais de ceux qui, avant nous, ont fait cette Maison qui est devenue la nôtre.**

**Nous souhaitons à ceux qui nous suivent qu'ils continuent l'aventure. Nous leur faisons confiance. Lorsque, plus tard, ils feront partie de l'Amicale des Anciens, ils pourront à leur tour, comme nous le faisons dans ces pages, évoquer leurs souvenirs.**

**Qu'ils soient fiers, comme nous le sommes, d'appartenir à cette Maison. Alors, bienvenue dans les nouveaux locaux !**

Pierre Thébault

Voir cahier central page 9

Suite de la page 1

Pas de regret, donc, et même de l'enthousiasme. Aux nouveaux occupants, forcément pas tous immédiatement satisfaits, de faire vivre ces locaux, d'y écrire de nouvelles pages d'une longue histoire amorcée en d'autres lieux. C'est la mémoire qu'il nous faut entretenir, pas la nostalgie.

Ce numéro spécial de *Chapô* ajoute à ses chroniques habituelles des "carnets de souvenirs", témoignages, photos, coups de cœur, recueillis auprès de ceux qui ont vécu l'aventure d'avant, ailleurs !

Michel Cuperly

# Des livres que vous avez aimés

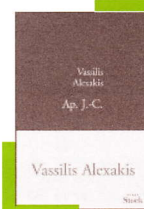
Voici une nouvelle rubrique de *Chapô* suggérée par Catherine Maurice (qui participe à la mise en page de notre "journal"), rubrique ouverte à tous les lecteurs : il s'agit de nous dire en quelques lignes quel livre vous a intéressés, pourquoi vous l'avez aimé, que l'édition en soit plus ou moins récente. La rédaction de *Chapô* a été séduite par cette suggestion aussitôt mise en œuvre. Michel Cuperly a aimé les deux ouvrages suivants, les deux auteurs ayant en commun qu'ils ont écrit durant quelque temps dans *La Croix*.



## La trahison des médias par Pierre Servent

Pierre Servent connaît bien les médias, de l'intérieur : il a écrit dans les quotidiens, à *La Croix* et au journal *Le Monde* ; il donne encore des chroniques dans divers médias audiovisuels (*LCI*, *France Inter*, *France Info* ; on le voit sur *France 5* dans l'émission *Cdans l'air*). Il a été chargé de la communication dans un cabinet ministériel et il a écrit plusieurs ouvrages politiques et historiques. J'ai dévoré sa *Trahison des médias*. Il y dénonce la nouvelle médialomanie, dont les journalistes sont quelquefois les complices, mais trop souvent des spectateurs impuissants. Pierre Servent n'y va pas par quatre chemins. Il cite les faits, donne des noms, les balles sifflent à maintes oreilles. La démocratie sort blessée de cette trahison. Ce qui compte aujourd'hui, "C'est faire passer sa binette à la télévision", il faut "faire la chasse aux gros", "brûler les notables", c'est "le règne de l'hypervitesse", l'affabulateur et l'expert sont mis au même niveau. Accablant. Mais Pierre ouvre des pistes pour redresser la barre.

Bourin éditeur, 15 euros.



## Ap. J.-C. par Vassilis Alexakis

C'est le dix-huitième ouvrage de Vassilis Alexakis, qui vient d'obtenir le Grand prix du roman de l'Académie française ! Quel parcours ! Vassilis a débuté en écrivant pour *La Croix* des petits billets d'humeur savoureux de malice. Citoyen grec, il avait dû faire son service militaire durant la prise du pouvoir par les colonels ; de là-bas, il continuait, déjouant la censure, à envoyer ses billets qu'il fallait lire au second degré. Pensant et écrivant aussi bien en grec qu'en français, Vassilis avait été invité par Bernard Pivot dans son émission *Double Je* qui succédait à *Apostrophes*.

*Ap. J.-C.* (pour *Après Jésus-Christ*), c'est l'histoire d'un étudiant grec à qui sa logeuse, Nausicaa Nicolaïdis, demande de se renseigner sur le mont Athos, une péninsule escarpée de Grèce, haut lieu de l'orthodoxie, où une vingtaine de monastères s'établirent à partir du Xe siècle. C'est "la montagne sainte" où ne vivent que des hommes. "Je voudrais, lui dit sa vieille logeuse, que vous vous renseigniez sur le mont Athos, que vous appreniez tout ce qu'il est possible d'apprendre au sujet des moines et des monastères." Voilà le thème du roman, un périple conduit par un fin connaisseur et merveilleusement écrit. Un cadeau à offrir, un livre à s'offrir.

Stock, 19,94 euros.



**Il y a une vie  
après Bayard !**

# Claude Bénard, un destin à la hauteur

**45 ans** d'activités, dont deux employeurs marquants, tous deux éditeurs : Robert Laffont et Bayard. Parallèlement, deux participations aux jeux Olympiques. On pourrait ainsi, sèchement, résumer la double carrière, professionnelle et sportive, de Claude Bénard. Dans les deux cas, une carrière de haut niveau. Dit de cette manière, c'est aussi un jeu de mots, facile mais tellement tentant, puisque c'est dans la discipline du saut en hauteur que Claude Bénard aura été sélectionné, à deux reprises, pour la compétition chère à monsieur de Coubertin.



À 21 ans, à Colombes, 1,89 m.

**“C**a n'avait pourtant pas très bien commencé, se rappelle Claude Bénard. Rue du Béarn, à Paris, chez les Frères des Écoles chrétiennes, j'ai du m'y reprendre à deux fois pour obtenir le certificat d'études ! Mais la guerre est arrivée et mon père, boucher rue Saint-Antoine, a dû se retirer en Sologne. Je me suis retrouvé dans un cours complémentaire de Gien, où les choses s'étaient améliorées puisque j'ai eu le Brevet élémentaire du premier coup. Nouveau coup du sort : je préparais l'École normale et je tombe malade pendant la période du concours. Mon père, qui souffrait toujours beaucoup de devoir faire ses comptes, décrète que

je dois faire de la comptabilité et du droit. Et, revenu à Paris, je me retrouve dans une école secondaire de l'avenue de la République. J'en sors major, mais honnêtement, le niveau n'était pas très élevé...”

Peut-être un excès de modestie. Toujours est-il que le fait d'être sorti major lui donne le droit (à l'époque, c'était possible) de rentrer à l'École supérieure de commerce de Paris, Sup de Co, sans le baccalauréat, mais à condition de passer un concours, qu'il réussit. Le diplôme de Sup de Co obtenu, il peut intégrer HEC directement en 2<sup>e</sup> année, toujours sur concours. Un excès de modestie, sûrement : parallèlement, il a enta-



Claude Bénard chez les petites sœurs de l'Assomption, devant la statue de leur fondateur, le P. Pernet.

mé une carrière sportive qui va rapidement atteindre un haut niveau. À Gien, il s'est inscrit dans un club d'athlétisme et déjà, en 1943, il franchit 1,73 m en hauteur, puis 1,77 m, ce qui constitue le record de France cadet de l'époque. Et à Paris, tout naturellement, il rejoint les rangs du Paris Université Club, le PUC autrement dit, prestigieux club parisien de l'époque.

## La pianiste discobole

Le cancre, qui s'y est repris à deux fois pour obtenir le certificat d'études primaires, ne s'en est finalement pas si mal sorti et il mène toujours de front d'excellentes études à HEC et une brillante carrière sportive. En 1947, il est sélectionné pour la première fois dans l'équipe de France d'athlétisme. Il franchit même 1,89 m au cours d'un match Belgique-France et il est sélectionné pour les jeux Olympiques de Londres en 1948. “Un souvenir inoubliable, se rappelle Claude Bénard. D'abord parce que représenter son pays aux J.O. dans un esprit de pur amateurisme – et à l'époque, je vous l'assure, nous étions vraiment amateurs, je n'ai



●●● jamais touché le moindre centime pour pratiquer l'athlétisme – c'est tout de même une grande chose. Ensuite parce que les Jeux de Londres ont été marqués par le fabuleux exploit de la Française Micheline Ostermeyer, pianiste de renommée internationale qui s'est permis de décrocher deux médailles d'or, au lancer du disque et du poids, et une de bronze au saut en hauteur, alors que ses mensurations, 1,79 m pour 73 kg, ne faisait pas d'elle une athlète que l'on pouvait qualifier de corpulente. Et puis, troisième raison qui m'a fait conserver des J.O. de 1948 un souvenir impérissable, c'est dans l'avion qui nous amenait dans la capitale britannique que j'ai rencontré Roselyne Fauguoin, qui était alors championne de France du 200 mètres, que j'épouserai en 1954 et qui me donnera quatre enfants. Heureusement que tous ces bonheurs me sont arrivés en même temps, parce que ma performance a plutôt été décevante puisque j'ai été le premier éliminé de ces Jeux avec



A 12 ans, à Berck.

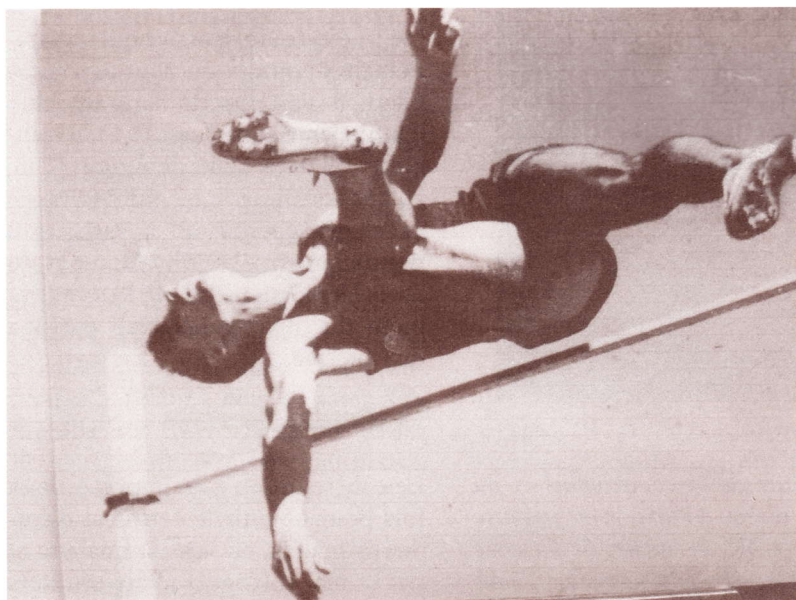
songer à un premier emploi. A la fin de l'année, il entre chez Kléber-Colombes, où il travaillera un peu plus de quatre ans. Parallèlement, il poursuit avec bonheur une fort belle carrière sportive, puisqu'en 1952, quatre ans après Londres, le voilà sélectionné pour les jeux Olympiques de Helsinki où il parvient en finale et termine 14<sup>e</sup>, avec un saut de 1,90 m. Il se marie deux ans plus tard et, nouvelle impulsion

rapport : j'étais plus littéraire que scientifique et, surtout, concluait-il : "N'aime pas l'effort en soi, certainement pas sportif". En prenant connaissance de ce verdict à contre-courant, mon patron, pour ne pas trop perdre la face, s'est contenté de me soumettre à une simple analyse graphologique. Il faut croire qu'elle a été favorable puisque j'ai travaillé chez Paul Planus, pendant six bonnes années. La fonction était intéressante. Mais elle obligeait à de nombreux déplacements dans des entreprises que j'aidais à se structurer en matière d'organisation du travail, une vingtaine en tout dont la Régie des Tabacs, et cela m'obligeait à de nombreux déplacements, ce qui m'éloignait de ma femme et de mes enfants. J'aspirais donc à un travail plus sédentaire, quand un collègue de chez Planus, qui connaissait les mêmes problèmes et qui avait déjà postulé chez d'autres employeurs, me signale que l'éditeur Robert Laffont, qui venait de se séparer de Julliard à la suite de la mort de son propriétaire, cherchait un directeur financier sorti de HEC. J'obtiens le poste".

### Apprendre la retraite

Il n'avait peut-être pas tout à fait tort, le morphopsychologue de Nantes. S'il s'était lourdement trompé sur l'aspect sportif, il avait bien conclu, n'est-ce pas, que Claude Bénard était plus littéraire que scientifique ? Bien sûr, chez Robert Laffont, en tant que directeur financier, il aligne force chiffres. Mais cela ne dure que quatre ans, après quoi il prend en charge le département VPC, vente par correspondance, pour lequel il faut à la fois conjuguer le sens des affaires et le flair littéraire – anticiper les titres qui vont le mieux marcher dans les "mailings". Et la belle histoire dure près de vingt ans...

"En 1982, poursuit Claude Bénard, je suis rattrapé par les réalités économiques. Je n'ai pas envie d'arrêter de travailler, mais se profile le spectre d'une pré-retraite à l'âge de 56 ans. Je m'en ouvre à Bernard Porte, qui est alors Président du Directoire de Bayard et que je connais bien, dans la mesure où nous avons précédemment créé entre les deux éditeurs un Groupement d'intérêt économique.



A 23 ans, à Bâle, 1,94 m.

1,80 m seulement". En 1949, Claude Bénard a 23 ans, il sort de HEC. L'âge du service militaire. Les dirigeants du PUC font en sorte qu'il rejoigne le fameux bataillon de Joinville, qui accueille les sportifs de haut niveau. C'est pendant cette période, en 1950, qu'il décroche la médaille de bronze au championnat d'Europe, avec un saut de 1,94 m. Il faut maintenant

dans sa vie professionnelle, il entre chez Paul Planus, un cabinet d'organisation du travail réputé. "Un autre souvenir marquant, commente Claude Bénard en souriant, parce que, pour savoir si les futurs membres de son personnel étaient vraiment aptes, le patron du cabinet avait pour habitude de les envoyer consulter un morphopsychologue de Nantes. J'y suis allé. L'homme de l'art a remis son



Une nouvelle aventure commence...” Une nouvelle aventure, en effet, puisqu’il s’agit de créer, dans le cadre de Bayard, un département tout à fait inédit. L’idée vient de Robert Baguet, le premier rédacteur en chef de *Notre Temps*. Depuis quelque temps, il professe qu’il est bien gentil d’écrire que les retraités sont des courroies de transmission, encore faudrait-il les y aider dans le cadre d’une structure adaptée. Sa grande idée : créer un organisme de préparation à la retraite. Ce sera l’Inrac (Institut national pour la retraite active). Et c’est à Claude Bénard que Bayard va en confier la responsabilité. “Mes années Bayard n’ont duré que neuf ans, entre mes 56 et mes 65 ans, commente Claude Bénard, mais quelles formidables années ! Car au cours des stages que nous organisons dans le cadre de l’Inrac, il n’y avait pas que des stages pratiques préparant à la généalogie ou à l’informatique. Il y avait aussi, et surtout, des stages de

pas peu fier, en jouant de mes anciennes relations sportives, à faire venir à Autrans, où nous organisons pour les futurs retraités des séjours de maintien et de remise en forme, la pianiste Micheline Ostermeyer, qui donnait évidemment un concert. Pour ma part, à Autrans, je me chargeais de l’initiation au golf...”

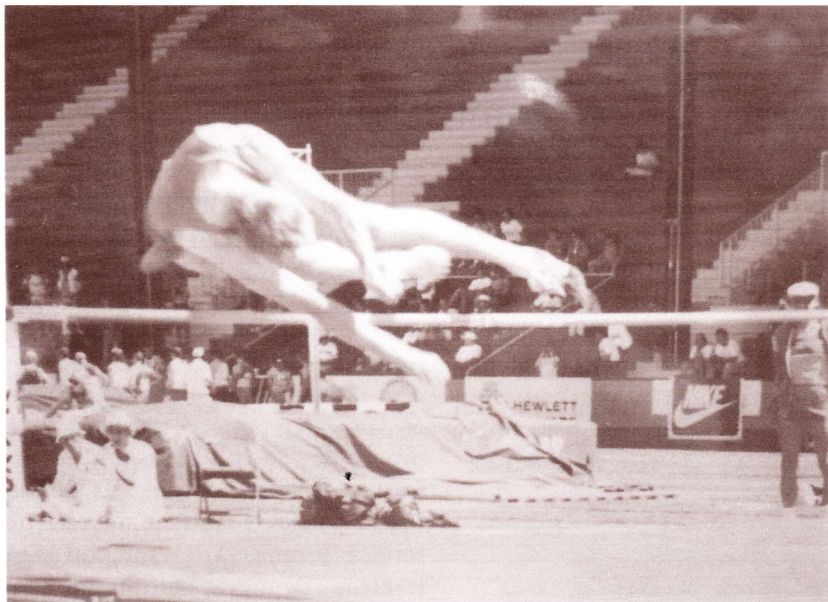
Le sport, on y revient ! “Il a toujours été présent dans ma vie, explique Claude Bénard. D’abord en tant qu’athlète international, puis, plus tard, à l’âge où l’on ne songe plus aux performances, en tant que compétiteur toujours, mais à des niveaux bien plus faibles, dans la fameuse catégorie des vétérans. Même pendant mes années Bayard, je pratiquais. J’avais d’ailleurs eu l’occasion de rencontrer Jacques Vernier, un ancien international du demi-fond, avec lequel je suis toujours ami, et il m’avait envoyé la liste des records des vétérans, ce qui m’a incité à continuer. C’est ainsi qu’en 1989, à l’âge de 63 ans,

plutôt avec les Assomptionnistes, dans la mesure où je fais maintenant partie du Conseil d’administration de PSA, rue Violet à Paris, le siège des “Petites Sœurs de l’Assomption”, que l’Amicale des Anciens de Bayard connaît bien, puisque c’est là qu’elle tient son assemblée générale. A une époque, sœur Michèle Barraud, la directrice, est allée voir le Père Rospide pour lui confier que son institution était dure à gérer et qu’elle aurait bien besoin d’un spécialiste. Il lui a indiqué mon nom. Voilà comment, depuis, je siège au Conseil d’administration, avec d’autres Anciens de Bayard, comme Claude Sand par exemple”.

“Et puis, ajoute-t-il avec un plaisir évident, on ne passe pas vingt ans chez Robert Laffont et chez Bayard sans qu’il en reste quelque chose. J’ai beau avoir été directeur financier, la fibre littéraire m’a toujours plus ou moins titillé. C’est ainsi que, les moyens informatiques aidant, je me suis bombardé directeur de la publication de deux journaux, intitulés l’un *Le Petit Solognot*, l’autre *El Diario de Argentina*.”

Explication de texte : il s’agit de deux journaux réalisés à l’ordinateur sur une simple feuille recto-verso, avec photos couleur et à caractère uniquement familial. Dans le premier cas, il est distribué auprès de tous les membres plus ou moins proches de la famille Bénard, notamment dans la région où elle réside, c’est-à-dire la Sologne. Dans le deuxième cas, le titre s’explique par les nombreux liens que le clan Bénard a pu tisser en Argentine, où il s’est d’ailleurs rendu en 2006, du temps où l’un des fils de Claude travaillait pour Peugeot dans ce pays. Pour être tout à fait franc avec les lecteurs de *Chapô*, notre confrère Claude Bénard ne nous a pas révélé les chiffres de tirage de ces deux publications maison...

Guy Deluchey



A 63 ans, à Eugene (USA), 1,44 m.

haute tenue pour aider les futurs retraités à préparer leur nouvelle vie dans leur tête. Et ils étaient animés par des personnalités très marquantes, comme Jacques Delors, Geneviève Delachenal, une sœur de François Mitterrand, qui avait occupé dans Bayard de hautes fonctions en tant que Relations publiques, ou Robert Prigent qui était lors directeur de l’Agirc-Arrco. J’ai même réussi, et je n’en suis

j’établissais le record de France du saut en hauteur dans ma catégorie d’âge, avec un saut de 1,48 m. Et que la même année, au Championnat du monde qui se déroulait à Eugene, aux Etats-Unis, je franchissais encore 1,44 mètre.”

“Bien sûr, aujourd’hui, à l’âge de 81 ans, je ne pratique plus, poursuit Claude Bénard. Mais je me sens en forme. Et je n’ai pas rompu les liens avec Bayard, ou

### Une devinette

Aux jeux Olympiques de Londres, en 1948, la distance à parcourir pour le marathon a été fixée à 42,195 km. Pourquoi ? Réponse page 32.



**Il y a une vie  
après Bayard !**

## Sœur Annuntiata livre, comme une fresque, les étapes de sa vie

**J**eanne Proust, plus connue sous le nom de sœur Annuntiata, est née le 25 février 1909, à Constantine. Orpheline de père à 6 ans, elle rentre en France avec sa famille qui, originaire du Poitou, s'installe à Niort. Ce qui lui fait dire : "Je suis constantinoise par ma naissance, poitevine par mes origines et, finalement je suis française". Jeanne restera jusqu'à son arrivée à Paris, c'est-à-dire de sept à vingt ans, dans les Deux-Sèvres.

**"Vous pouvez  
commencer demain"**

Ce n'est donc pas à la Bonne Presse qu'elle a fait son apprentissage. Elle avait appris le métier de typographe et travaillé dans une imprimerie de Niort, l'Imprimerie artistique de l'Ouest, lorsque, à l'appel d'une de ses sœurs, elle arrive dans la capitale et y cherche du travail. "J'étais seule car maman est morte alors que j'avais 15 ans. Je lui parlais. Elle m'a toujours guidée. C'est elle qui m'a conseillé de partir..."

"Je ne voulais pas travailler ailleurs qu'à la Bonne Presse. J'étais timide et j'avais un peu peur du monde. Il me semblait que je serais protégée à la Bonne Presse. Cependant, je ne savais pas qu'il s'y trouvait des religieuses..."

Certificat de travail en main, "sans doute était-il éloquent et tenait compte de ma situation de célibataire obligée de travailler...", elle se présente rue Bayard et – nous sommes loin des pratiques actuelles – on lui dit qu'elle pouvait "commencer demain, si elle voulait".

Et la voilà embarquée pour presque quarante-cinq ans.

D'abord quatre ans à la composition de *La Croix*. Puis le noviciat. "J'ai fait ma Profession le 29 septembre et je suis revenue à la composition le 2 octobre. Mais pas à *La Croix*". Les titres qui lui viennent spontanément à la mémoire sont, outre *La Croix*, *Le Pèlerin*, *Bernadette*, *Bayard*, *Le Noël*, *La Documentation catholique*... Et puis il y avait les *Croix* régionales.

Dans le service dirigé par sœur Imelda, elles étaient bien 80. Celles qui avaient été formées rue Bayard se disaient "de la Maison" et refusaient cette appartenance aux autres, dont Jeanne, et en particulier l'une de ses compagnes (Victoria dite "Totor") que ce refus avait mise en larmes. Pas de larmes pour Jeanne, mais une affirmation catégorique : "Je suis de la Maison !"

Sœur Annuntiata se souvient que ce service occupait tout un étage. Elle se souvient aussi avec plaisir des offices à la chapelle – "cette belle chapelle" – où les Pères assistaient lors des grandes fêtes. "C'était de beaux offices". Le départ de la communauté pour Vanves a été un petit arrachement.

**"Je tricote des pulls  
pour des orphelins de Roumanie"**

Il n'y a pourtant aucune nostalgie chez cette femme au regard vif, à la simplicité courtoise, qui reconnaît avoir beaucoup de chance et être très gâtée par sa communauté :

"Si je ne peux pas marcher beaucoup, je tiens debout, je prends la "voiture" pour aller jusqu'à l'ascenseur (qu'on m'interdit de prendre toute seule !), j'ai toute ma tête, je n'ai pas le temps de m'ennuyer entre les offices, la lecture, les *Jeux de Notre Temps*, le tricot. La prière, bien

sûr. Le tricot me sauve. Je tricote des pulls pour les orphelins de Roumanie dont nos sœurs, là-bas, s'occupent. Je ne fais que des pulls, mais je les fais tous différents : je n'aime pas faire deux fois la même chose". Et de vous vanter les laines de "Bergère de France" ...

Un grand souvenir lui reste de la célébration au Sacré-Cœur du centenaire du P. Vincent de Paul Bailly, en 1933, jumelé avec les 50 ans de *La Croix*. "Le dimanche d'après, nous avons eu un banquet, mais ça...", un petit geste de dédain complète la phrase.

Jeanne a aussi ses souvenirs de guerre. "Pendant la guerre, je suis partie... trois semaines. Pour aller loin : avenue du Maine, dit-elle avec un peu de malice dans les yeux. Ce trajet a été pénible, dans un Paris plein de fumées et de brumes où nous n'avons croisé que deux personnes tirant une charrette. En 1940, c'était triste de voir les ateliers vides. Le P. Guilbeau avait demandé qu'on revienne. On nettoyait, on rangeait, mais on ne faisait rien... Nous gardions les murs. Un jour, un Allemand est venu inspecter. Il y avait, au 3<sup>e</sup> étage, une religieuse luxembourgeoise ; elle avait mis son habit. L'Allemand, un peu stupéfait, demande : *il y a des religieuses ?* – *Oui – Alors il ne faut pas que les Allemands viennent...* A la suite de son inspection, il a fait son rapport : *Nous ne pouvons pas venir, c'est trop petit.* Et sœur Annuntiata rapproche ce fait du reportage qu'elle a lu à propos de "Paris brûle-t-il ?"

Si sœur Imelda (entrée à la Bonne Presse en 1887) avait été son chef de service, Jeanne est devenue son ange tutélaire. Depuis le jour où une cassure du col du fémur a handicapé la vieille religieuse (qui tenait à descendre à l'atelier tous les jours), la jeune l'a toujours accompagnée et aidée. Elle se souvient du jour où l'ascenseur – qui marchait ou ne marchait pas, dit-elle – s'est arrêté avant le palier. "J'ai réussi à sortir, et, montée sur une chaise, j'ai hissé sœur Imelda et l'ai portée dans mes bras : elle ne pesait pas bien lourd et j'étais jeune et forte".

Aujourd'hui, si elle ne pèse pas très lourd elle non plus, on voit dans son



regard et le port de tête une énergie intacte.

Elle avait mis cette énergie en toutes ses tâches : "J'ai fait tout ce qu'on me demandait de faire. Un moment, j'établissais les fiches de paie, car elles étaient faites par l'atelier. Je n'ai jamais travaillé dans un autre service que la composition".

### Le ruban du chapeau était trop coloré

Sur son temps à Bayard, elle égrène des noms, et des anecdotes reviennent. "Nous devions être strictement habillées de noir ; mon chapeau portait un ruban légèrement coloré par de fines rayures :

"Ma fille, il faudra changer ce ruban !". Nous changions de tenue avant d'entrer dans l'atelier. Dans l'ensemble, les relations étaient bonnes ; nous avions bien quelques histoires entre nous, comme partout. Parmi les ouvrières, il y avait quelques numéros et je me souviens d'une correctrice qui attendait l'arrivée des religieuses pour lancer des grossièretés. Avec moi, ça ne prenait pas trop car je répondais sans prendre les choses au sérieux. Ayant été, un jour, saluée par les cinq lettres, j'ai fait remarquer à la provocatrice que nous étions vendredi et que c'était bien gras ! Elle avait, depuis, cessé devant moi.

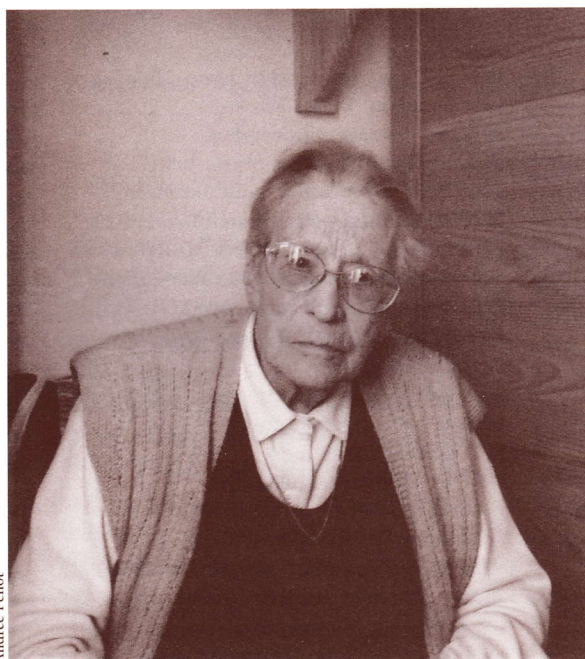
"La petite sœur Samuel, mécanicienne, était très vive, rapide ; elle s'était mise à une nouvelle technique avec facilité et répondait à tous les appels au secours : *"Ma sœur, ma bouche est bouchée !"* *"Ma sœur, mon bras ne veut plus revenir..."* J'arrive, disait-elle, en courant dans le sens opposé, répondant dans l'ordre à toutes ces demandes... Notre vocabulaire était étonnant pour l'extérieur. Ainsi "prête-moi ton ventre !", signifiait le prêt du morceau de tissu nous servant de tablier".

Le P. Merklen, l'étonnait : "Il était très strict et pouvait se mettre très en colère, mais il avait des délicatesses et de la simplicité. Il n'hésitait pas, je l'ai vu un jour de mariage, à se mettre à quatre pattes pour jouer

avec un petit enfant". C'est le lendemain de sa prise d'habit qu'elle a appris que le P. Ambroise ("Il était un peu comparable à ce qu'est aujourd'hui le P. Antoni", le directeur de l'époque étant M. René Berteau) était mourant.

De lui, elle rapporte un geste un peu symbolique. M. Berteau ayant demandé une augmentation, le Père lui ouvre le tiroir de son bureau : il était vide... Pas d'augmentation possible.

De ce M. Berteau, elle admire le travail. "Il avait réuni deux rotatives pour faire la couleur, technique reconnue très inventive par un homme de la profession. Il avait aussi composé un dictionnaire tech-



Sœur Annuntiata, à Lorgues, le 30 janvier 2008.

nique pour l'imprimerie". Pierre l'Ermite venait toutes les semaines relire sa chronique. "Lorsqu'il voyait un titre qui couvrait toute une colonne, il le faisait recomposer : j'étouffe, disait-il".

Les Pères Merklen, Le Bartz, Odile, Ephrem, sont passés par la composition ; elle se souvient aussi d'un jour où le P. Gallay a reconnu dans cet atelier "de très bonnes collaboratrices."

Elle cite encore le P. Sébastien. Sébastien ?... "Oui, le directeur du *Pèlerin*". Pour elle, le P. Roger Guichardan a toujours été le P. Sébastien (son nom de religieux).

Ainsi, pendant trente-huit ans, sous l'habit des oblates, Jeanne Proust a servi l'entreprise et l'Assomption.

Aujourd'hui, à l'aube de ses 99 ans, elle est assise dans sa petite chambre de Lorgues, près de la fenêtre qui ouvre sur un paysage qu'elle ne se lasse pas d'admirer depuis douze ans qu'elle est là. Au fond de l'horizon, se profile le massif des Maures, et tout près, à côté des toits de tuiles, se dressent de fins cyprès. "C'est beau", revient souvent sur ses lèvres.

### Le vieil arabe à la barbe blanche

C'était beau aussi, à Constantine, mais elle n'en garde que des flashes de souvenirs : le pont suspendu le

plus haut d'Europe à l'époque ; le vieil Arabe à la barbe blanche et au turban immaculé qui s'amusait à lui faire peur quand elle jouait sur le trottoir... "Nous n'avions pas de jardin et je ne pouvais jouer ailleurs. Mais ce vieil Arabe n'a jamais rien fait d'autre que de me faire : Hou... !"

"Après Bayard, j'ai fait mon demi-tour de France. D'abord Le Mesnil-Saint-Denis. Je voulais voir autre chose que des murs. On m'a mise à raccommoder du linge... Les sœurs étaient dans une quasi-misère. Leurs draps étaient si rapiécés qu'on ne savait plus quel était le morceau d'origine..."

J'ai fait cela d'avril à août. Puis la provinciale vint me dire que je serai responsable de cette maison qui servait un peu de maison de retraite. J'en ai été malade. J'ai demandé à réfléchir. Mais j'ai eu la chance de rencontrer un Père Prémontré qui m'a dit : *Ma sœur, quand on est religieuse, on commence par dire oui, et ensuite on voit...* J'y suis restée six ans.

"Ensuite, les Essarts, près de Rouen. Là, on faisait tout ce que les femmes doivent faire (sous-entendu servir !...). Nous avons eu des Pères formidables, vraiment fraternels. J'en suis partie en 1989.

"A cette date et jusqu'en 1996, j'ai fait un séjour en Bretagne, près de Quimper. C'est beau, la Bretagne. Mais ici aussi..." et son visage ●●●



● ● ● s'éclaire d'une sérénité contemplative. Sa mémoire du passé reste vive, mais ce qui est plus étonnant, c'est la présence de cette femme presque centenaire à son temps. Elle voit de son troisième étage le monde et ses fracas, ses beautés aussi à travers *La Croix* à laquelle elle tient beaucoup : "On me l'avait supprimée ; j'ai réclamé et elle m'est revenue, mais j'en ai été privée pendant plusieurs semaines !"

### Des dates d'anniversaire bien en mémoire

Elle reste en relation régulière par téléphone - "mes mains ne veulent plus écrire correctement" - avec sa famille et elle parle avec gaieté de son arrière-petit-neveu. Elle pense aussi qu'en ce mois de février, elle aura quatre anniversaires à fêter et en cite les dates.

La vie de Bayard lui reste proche également et elle lit attentivement les *Brèves*. Quant à *Chapô*... "C'est bon de retrouver des noms connus..."

Une dernière question avant de prendre une collation : pourquoi ce nom d'Annuntiata ? "Je voulais le nom de mes père et mère. Ce n'était pas possible. Alors on m'a suggéré ce nom qui ne me plaisait pas, parce que je n'aimais pas les noms en "a". Pourtant, il me rappelait un cousin, mais surtout la date de mon entrée à l'Assomption : un 25 mars..."

Et à la réflexion, je l'ai accepté comme symbole du service : l'Annonciation, être au service de Dieu et des autres".

Recueilli par *Andrée Penot*

## Il y a une vie avant, pendant et après Bayard !

### Les entretiens parus dans *Chapô*

**Au fil des précédents *Chapô*, de nombreux Anciens qui ont travaillé à Bayard, pas forcément jusqu'à leur retraite, nous ont confié leurs souvenirs au cours d'entretiens déjà parus. Une vie qui commence "avant" Bayard, bien sûr et se poursuit "après".**

**Vous trouverez ci-dessous la liste non exhaustive de ces entretiens durant les quatre dernières années, sans qu'il soit possible d'assurer un envoi du numéro concerné à ceux qui le désireraient, faute de stock !**

■ N° 42 (janvier, février, mars 2008)

Guy Daragon, Renée Ropars

■ N° 41 (octobre, novembre,

décembre 2007) Reine-Marie Juste,

Père Hervé Stephan, Claude Bonnard

■ N°40 (juillet, août, septembre 2007)

Père Lucien Guissard, Michel Didat

Catherine Damesin, Jacques Bonnadier

■ N°39 (avril, mai, juin 2007)

Claude Sand, Nicole Boyer, Noël Copin

Bernard Lecomte

■ N°38 (janvier, février, mars 2007)

Jeanne Calvez, Jean Laurent,

Jean-Claude Cardon

■ N°37 (octobre, novembre,

décembre 2006) Père Emmanuel Brajon

Geneviève Delachenal

■ N°36 (juillet, août, septembre 2006)

Antoine Wenger et Pierre Gallay

(N. Darbroz), Michel Lavandier,

Jacques et Paulette Averbuch

■ N°35 (avril, mai, juin 2006)

Yann Manac'h, Jean-Claude Dully,

Geneviève Honoré, Claude Chichet,

■ N°34 (janvier, février, mars 2006)

Roger Laviolle, Marguerite Géry

■ N°33 (octobre, novembre,

décembre 2005)

Sœur Giannina Tilkian, Mijo Beccaria,

Nouri Hajem

■ N°32 (juillet, août, septembre 2005)

Père François Morvan,

Roger Sénamaud, Gérard Martinet

■ N°31 (avril, mai, juin 2005)

Jean Gélamur, Françoise Nonotte

Josette Stenger, Michèle Arnaud

■ N°30 (janvier, février, mars 2005)

Père Jean Potin

■ N°29 (octobre, novembre,

décembre 2004) Jacques Duquesne

■ N°28 (juillet, août, septembre 2004)

Claire Dugast

■ N°27 (avril, mai, juin 2004)

Louis Ropars, Olivier Cerf,

Maurice Le Dorze

■ N°26 (janvier, février, mars 2004)

Denise Cuciz

■ N°25 (octobre, novembre,

décembre 2003)

Marc Cluzeau

■ N°24 (juillet, août, septembre 2003)

Père Bruno Chenu

### Une date à retenir

### Le voyage en Vendée

**Du 15 au 20 septembre 2008 inclus.**

## Le forum "Laïcs-religieux" à Valpré, de notre envoyée spéciale

Ce Forum, qu'est-ce ? Avant tout une rencontre des amis de l'Assomption, des personnes qui ont cheminé avec elle. Ces personnes ont travaillé, connu des religieux, se sont posé des questions sur ces religieux qui ont une entreprise (Bayard), qui conduisent des pèlerins à Lourdes, font des croisières. Mais qu'est-ce qui fait donc marcher côte à côte ces religieux et ces laïcs ? Quelques-uns d'entre nous, Anciens de Bayard, participaient à ce Forum du 23 au

25 novembre 2007 à Valpré, maison d'accueil des Assomptionnistes, près de Lyon.<sup>(1)</sup>

Ce fut d'abord une rencontre dans une ambiance "à l'assomptionniste", c'est-à-dire dans la plus grande simplicité, la chaleur de l'amitié, la joie des retrouvailles, du temps passé ensemble.

Ce fut une ouverture aux autres. Car les "autres, des non-anciens de Bayard, étaient réunis dans la même fraternité. Venant d'horizons différents (L'Hospitalité



Bernard Labbé, Rolande Thébaud, Père Emmanuel Brajon, Christiane Dauvergne, Pierre Thébaud

Notre-Dame de Salut, des bénévoles accueillant les "paumés" et les étrangers

Suite page 25



# *Les Anciens de Bayard*



*L'ancienne façade de la rue Bayard, avant qu'elle ne soit détruite en 1932.*

*ouvrent  
leurs carnets  
de souvenirs*



# Lucien Bourgois

**2 décembre 1932, pose de la première pierre  
de la Maison du 5 rue Bayard :  
"Lulu était là !"**

**B**onjour à tous,  
Je m'présente : Moi, c'est Lulu, 13 ans, apprenti au service Labeur de la Maison de la Bonne Presse depuis le 1<sup>er</sup> août 1932, c'est-à-dire depuis quatre mois, puisque nous sommes aujourd'hui le 2 décembre. Et c'est un grand jour. D'ailleurs, pour la circonstance, j'ai gardé mon bleu de travail car c'est ma seule culotte longue, et ça fait plus sérieux.

aura aussi une chapelle, une infirmerie, et des réfectoires.

## Y'a de l'émotion dans l'air

J'vois que du beau monde autour de moi. D'abord, monsieur le Comte Pierre de l'Espinois, président de la Maison de la Bonne Presse, autrement dit chef des chefs. Puis, juste au grade en dessous, monsieur Léon Berteaux, directeur, et son fils René, directeur de



Lucien Bourgois et Fernande, sa délicieuse épouse. "Lulu" participait à la rencontre des Anciens, le 26 mars 2008.

Malgré le froid, la rue Bayard est en effervescence. Y'a plein de curieux aux fenêtres et le personnel de la Maison se presse aux abords d'un chantier. LE chantier du 5 rue Bayard. Un grand trou plein d'eau pour le moment, mais où va être construit un immeuble qui communiquera avec les locaux du cours Albert-1<sup>er</sup> et de la rue Jean-Goujon et permettra à la Maison de s'agrandir et de faire encore plus de belles revues pour nos fidèles lecteurs.

On dit que ce sont surtout des femmes qui travailleront dans le bâtiment neuf, puisque les services de pliage et d'expédition s'y s'installeront. Il y

l'imprimerie. Il y a aussi les rédacteurs en chef de *La Croix*, le Père Léon Merklen et Jean Guiraud. Et bien sûr, tous les Pères de l'Assomption sont là. Ce sont eux les fondateurs de la Maison et les propriétaires des lieux. 13 h 30. Y'a de l'émotion dans l'air. Le Très Révérend Père Gervais Quénard, supérieur général des Assomptionnistes, venu tout exprès de Rome, s'avance, truelle en main. Il pose la première pierre de l'immeuble et la bénit. En même temps, un parchemin, des pièces de monnaie et des médailles, dont une à l'effigie de Pie XI, le Pape de l'époque, sont scellés dans les fondations. Un jour peut-être, dans

**Maison  
de la  
Bonne Presse  
5, rue Bayard,  
Paris VIII<sup>e</sup>**

*La série de documents, en haut des pages suivantes, provient de la collection de la Bonne Presse, aimablement transmise par Marcel Boussion.*

quelques centaines d'années, des ouvriers démoliront le bâtiment et trouveront ces souvenirs qui leur expliqueront pourquoi il a été construit.

## Réception dans le garage

Après cet instant solennel, place aux réjouissances. Une réception a lieu dans le garage du 17, rue Jean-Goujon. Le personnel est convié à se joindre aux personnalités présentes et l'ambiance est joyeuse. Mais attention à ceux qui ne sauraient pas se tenir en société : l'œil attentif du P. Ambroise, supérieur de la communauté de la Maison de la Bonne Presse, aurait vite fait de les repérer et de les sermonner.

La journée se termine, et je suis bien content d'avoir assisté à cet événement. Je peux vous dire en confidence que la Maison s'agrandira encore un peu l'an prochain. Latelier de Gustave Doré, au 3 rue Bayard, va être démoli et une construction complètera l'immeuble du 5.

*D'après les souvenirs de Lucien Bourgois,  
recueillis par Nicole Boyer  
le 27 février 2008*

Lucien Bourgois a eu 88 ans en octobre dernier. Rotativateur à *La Croix*, il a quitté l'entreprise en 1979 et coule des jours heureux à La Courneuve, dorloté par Fernande, sa charmante épouse.

*Une autre personne était aussi présente ce jour-là. Elle avait 13 ans. C'était Jeanne Thomas Vangriesheim. Si d'autres personnes partagent ce souvenir, qu'elles se fassent connaître auprès de l'Amicale.*





Monsieur Léon Berteaux, directeur général.



Monsieur Jean Guiraud, rédacteur en chef de La Croix.

# Le travail de l'administration : un marathon !

## Marcel Boussion mène la course...

**E**n octobre 1947, lorsqu'on était embauché à la Maison de la Bonne Presse, il nous était précisé : *“Un restaurant est à la disposition du personnel - veuillez apporter votre pain !”* Eh oui, en ce temps-là, nous étions encore rationnés. Avec moi, une vingtaine de jeunes furent recrutés et répartis dans les différents services et ateliers.

Le service “administration” qui occupait tout le 4<sup>e</sup> étage du bâtiment central était dirigé par monsieur Lingelser, assisté de sœur Angéline.

Plus de 80 personnes y travaillaient à l'établissement des abonnements et à leur gestion, ainsi qu'à l'organisation d'un important service aux diffuseurs. L'ensemble des commandes arrivait par La Poste, avec un minimum quotidien de 1500 lettres, mais qui pouvait atteindre 15000

et plus les mois d'échéance. Une grande partie du personnel ouvrait ce courrier le matin en arrivant, et il se faisait un premier tri. Les lettres les plus significatives étaient dirigées vers un petit bureau où se tenaient les principaux responsables des rédactions et services. Quand un message était remarqué, il était lu à haute voix et ainsi, chacun se trouvait informé, au quotidien, des réactions des correspondants.

### La course dans les escaliers

La partie centrale de l'administration était occupée par les fichiers des clients. Il y avait là plus de 3 millions de fiches sur lesquelles étaient indiquées manuellement les particularités de chaque abonnement (nom, adresse, titre de la revue, date des messages, durée du service, échéance, mode de règle-

ment). Les mises à jour se faisaient dès l'arrivée du courrier.

Je fus affecté au tri des fiches avant insertion dans le fichier central. De plus, je faisais trois fois par jour le tour de la maison pour distribuer le courrier dans les différents bureaux, rédactions et ateliers ; descendant et remontant tous les escaliers, rarement par les ascenseurs, trop lents pour des jambes de 16 ans.

Afin de me perfectionner à la frappe, je demandais à monsieur Camus l'autorisation d'utiliser une machine à écrire pendant la pause de midi. Assez rapidement, je me retrouvais à la correspondance, puis au Secrétariat général de direction, avec monsieur Georges Albert. Nous étions installés dans le bureau de monsieur Alfred Michelin...

De cette époque, je veux évoquer un point fort : les vacances. ●●●



## Les Anciens de Bayard ouvrent leurs carnets de souvenirs



La Croix, 3 et 5 rue Bayard.



Vue intérieure de l'ancien bâtiment.

● ● ● D'abord celles où je fis partie du groupe d'apprentis que le P. Gabel emmena en Bretagne. J'en garde un souvenir ému et j'ai été très peiné lors de sa disparition. Ensuite, le séjour avec le P. Monsch qui nous emmena en Espagne, la première année après l'ouverture de la frontière. Il y a quelques mois, je suis allé le voir à Albertville, où il passe une retraite érudite et studieuse. Il était très content d'évoquer toute cette période.

### **Routeur, un métier !**

Bien entendu, beaucoup de jeunes débutèrent avec moi et je ne peux les citer tous. Je ferai une exception pour Pierre Thébaud qui déjà possédait toutes les qualités relationnelles que nous apprécions toujours aujourd'hui. En 1953, à mon retour de l'armée, je me trouvais au secrétariat de Roger Laval. En 1956, après un long arrêt maladie, je fus affecté au "Départ", où j'ai appris le métier de "routeur".

Quand on est éditeur de périodiques, le meilleur moyen de les acheminer est d'utiliser les services de La Poste. Comme les tarifs postaux étaient très bas, ils comptaient peu dans le prix de l'abon-

nement. Le code postal n'existait pas encore ; nous devions déposer les journaux selon un tri très poussé et très technique. C'était le "routage". Pour mes débuts, on me fit taper des registres comportant tous les bureaux de France, classés par département et en ordre alphabétique. Registres qui ensuite étaient codifiés selon les directives de La Poste. Ces documents étaient mis à jour mensuellement et utilisés dans les services administratifs et adressographes, afin de sortir à chaque parution les étiquettes abonnés, classées automatiquement dans l'ordre du routage.

La mise sous bande des journaux était faite manuellement par les femmes du service "Expédition", sous la direction de sœur Danièle, assistée de sœur Marie de la Salette et sœur Gianina. Ensuite, les journaux étaient ficelés, étiquetés, en respectant scrupuleusement le classement du routage, puis dirigés vers le service "Départ" où les hommes les mettaient dans des sacs postaux, munis d'un collier indiquant la destination. Puis ils envoyaient le tout vers le quai de chargement. Des camions emmenaient les sacs dans toutes les gares de Paris ou les centraux postaux d'arrondissement.

La Croix, imprimée entre 12 et 13 heures, était dans les boîtes aux lettres des abonnés parisiens et d'une partie de la proche banlieue entre 15 et 16 heures. Les facteurs attendaient bien souvent l'arrivée de notre livreur pour partir faire leur 3<sup>e</sup> tournée de la journée.

### **"Une seule allure : la charge !"**

Le "Départ" était dirigé par monsieur Lasnes, un ancien capitaine de cavalerie qui disait : "Au "Départ", une seule allure... La charge !" On me confia aussi la correspondance (souvent des réclamations pour fausses directions, ou retard dans la distribution). Ensuite, j'ai établi la paie bimensuelle des employés, puis je me suis initié au travail qui se faisait dans les ateliers. L'expédition de l'*Almanach du Pèlerin* constituait une période de pointe qui exigeait chaque jour de l'atelier 2 ou 4 heures de travail supplémentaire. L'expédition de *La Croix* imposait une présence de 6 jours sur 7, ainsi que certains jours fériés.

### **Une première : une femme au "Départ"**

Le personnel n'avait que 15 jours de congés payés à prendre entre le





Entrée de la Maison de la Bonne Presse, 22, cours Albert-I<sup>er</sup>.



Rue François-I<sup>er</sup>.

1<sup>er</sup> mai et le 31 octobre. Afin de leur permettre de partir pendant les vacances scolaires, j'ai inauguré l'embauche d'étudiants pendant l'été.

Une autre première, j'ai aussi réussi à faire entrer au "Départ" une femme, dans ce service d'hommes : madame Françoise Georges qui y a fait toute sa carrière.

Un moment inoubliable pour le service : le concile Vatican II. Nous avons dû trouver le moyen de remettre à La Poste, chaque jour, pendant plus de trois mois, 50 000 *Croix* supplémentaires. Tous les services concernés ont réalisé une performance extraordinaire.

Après le démarrage des rotatives à Montrouge, *Le Pèlerin*, pour les diffuseurs, fut traité sur place.

Le "Départ" assurait aussi l'encadrement, deux jours par semaine, de 35 femmes recrutées localement pour réaliser l'envoi de 350 000 exemplaires. Mai 68 fut un mois riche en péripéties...

### Tragique accident

Une pensée pour un événement tragique : René de Corte, employé à l'administration, fut renversé par une voiture cours Albert-I<sup>er</sup>. Informé le premier, je dus prévenir sa femme qui travaillait dans le

service. Il n'a survécu que très peu de temps. C'est un souvenir particulièrement triste.

L'arrivée progressive des machines avait considérablement modifié les méthodes de travail.

Fin 1968, l'atelier du "Départ" déménageait à Montrouge, sauf *La Croix* qui restait à proximité des rotos.

La technique évoluant rapidement et les investissements s'alourdissant, nos ateliers furent ouverts à d'autres éditeurs : *La Vie du Rail*, *Le Concours médical*, *L'Information dentaire*... Puis dans les années 1980, au groupe Prisma Presse avec *Femme Actuelle*, *Géo*, *Prima*. L'ensemble représentait 50 % de nos activités, mais la priorité a toujours été de servir les titres Bayard.

### La grève des postiers de 1974

En 1974, une grève des postiers qui dura plus de trois mois nous obligea à trouver des solutions de stockage énormes dans les Magasins Généraux et dans un entrepôt, à Louvre.

Après cet épisode, les liens avec La Poste se sont renforcés et nous avons participé à l'évolution vers la containerisation et la suppression du sac postal, un outil dépas-

sé qui apportait pénibilité et beaucoup de nuisances. La mise sous bande avait disparu, sauf pour *La Croix*. L'enveloppe kraft fut bientôt remplacée par la mise sous plastique ; technique assez difficile à mettre en œuvre, surtout pour trouver le film le mieux adapté.

En 1984 survint un nouveau déménagement pour L'Haÿ-Les-Roses et Villejuif, où se trouvèrent, réunis sur la même ligne de production, "brochage et routage". Imaginez une chaîne de machines qui assemblent les cahiers et la couverture d'une revue, posent les agrafes, massicotent les marges, réalisent l'emballage sous film, posent l'adresse et donnent à la sortie des colis dont le tri pouvait aller jusqu'à la tournée du facteur pour toutes les villes françaises de plus de 30 000 habitants.

C'est en 1991 que j'ai terminé ma carrière, avec le titre de directeur adjoint, après quarante-quatre années passées à Bayard Presse.

Tout ce parcours a été possible grâce à un personnel motivé et performant, tant dans les bureaux que dans les ateliers.

Avec *Châpo*, j'apprécie la chance qui m'est donnée de faire partager tous ces souvenirs.

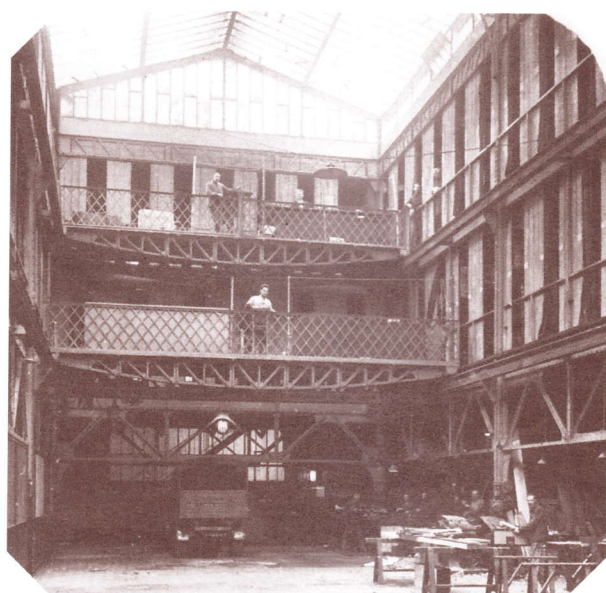
Marcel Boussion



## Les Anciens de Bayard ouvrent leurs carnets de souvenirs



Bureaux de la publicité, 17, rue Jean-Goujon.



Le hall des automobiles.

### QUE FAIRE POUR RECEVOIR CHAPO ?

*Chapô* est destiné d'abord, mais pas seulement, aux membres de l'Amicale des Anciens de Bayard. Il faut demander à le recevoir en écrivant à la nouvelle adresse de l'Amicale, à Montrouge.

Le mieux, bien sûr, est d'adhérer à cette Amicale.

L'adhésion vaut abonnement (10 euros l'an, depuis 2008, ce qui contribue à la couverture des frais).

*Chapô* peut aussi intéresser les actifs de Bayard qui y retrouveront des amis.

Le journal est expédié en même temps, et sous la même enveloppe, que la revue *Brèves*.

Il paraît 4 fois par an. A bientôt de vos nouvelles !

**Amicale des Anciens  
de Bayard Presse,  
18 rue Barbès,  
92128 Montrouge cedex**

## Les bons souvenirs d'une bande d'apprentis



**I**ls les a gardées précieusement, ces photos d'une aventure qui a débuté en 1945 à la Maison de la Bonne Presse : Robert Verdy n'a pas oublié cette année-là.

Il avait quinze ans. Il débutait son apprentissage de typographe. Un apprentissage qui durait trois ans, suivis de deux années de perfectionnement.

Ils étaient cinq dans cette équipe au départ.

Tous ne sont pas restés rue Bayard.

Sur la photo, un trio d'amis : c'est Michel Pineau qui est au centre, Robert Verdy, le plus petit est à droite sur le document et, à gauche, c'est Benilato.





Administration (hommes).



Administration (service féminin).



↑ Les apprentis n'oublient pas les noms des cinq ouvriers chargés de les former. Sur la photo, au centre, c'est monsieur Jacob, le chef, qui porte casquette. A gauche, avec une cigarette, c'est Henri Tiec, aux côtés de Ferrand ; à droite, on peut reconnaître Thillot et Mathieu.

C'est le Père Gabel qui avait emmené les apprentis en vacances en Alsace. Ils sont ici photographiés devant le calvaire d'Ottrot.



↑ En 1948, la joyeuse bande d'apprentis se baigne dans le lac Léman. On peut y découvrir Pierre Thébault, l'actuel président de l'Amicale ; trois de cette bande sont aujourd'hui décédés, Chantaloup, Barberie et Michaud. Ils sont tous identifiables. A l'extrême gauche, Pierre Thébault, puis, au premier rang sortant leur tête de l'eau, de gauche à droite : Jean-Pierre Michaud, Robert Chantaloup, Michel Pineau. A l'arrière-plan : le Père Norbert, Robert Verdy, Charlet Barberie, Gilbert Eudo, Louis Astruc et Trin Dinh. ● ● ●



## Les Anciens de Bayard ouvrent leurs carnets de souvenirs

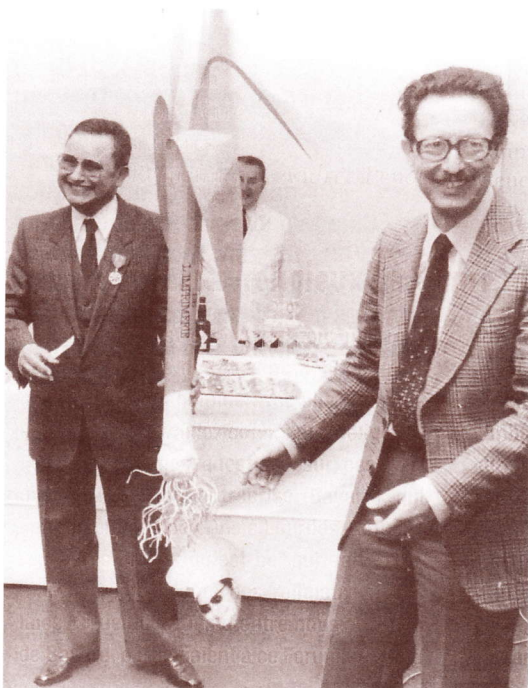
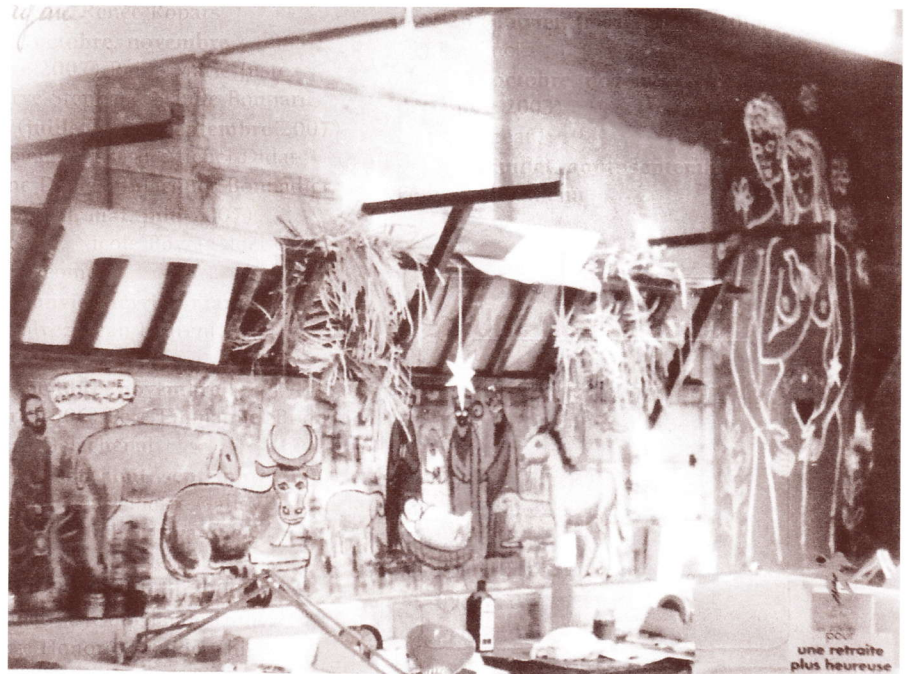


La rédaction de La Croix.



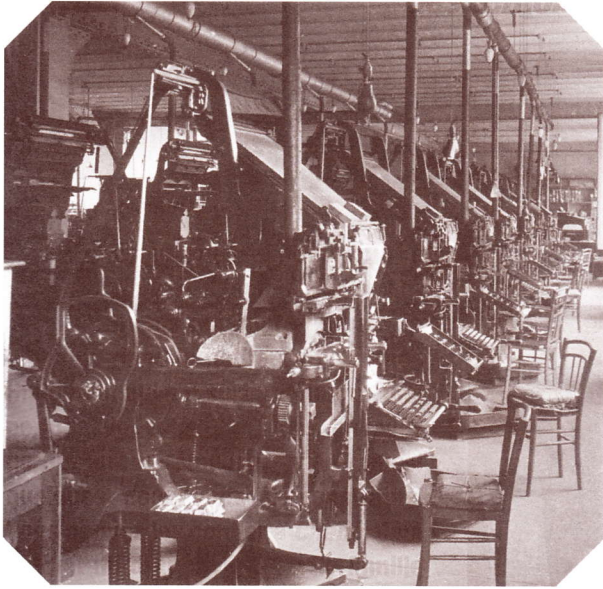
La composition à la main.

Devenus maquettistes, les anciens apprentis ne manquaient pas d'imagination. Pour monter la crèche qui décorait leur bureau (cela se faisait à l'époque), ils avaient allongé une échelle censée représenter le râtelier, bourré de papier à défaut de foin. René Gabet et Pierre Noël étaient les maîtres d'œuvre de l'installation. Chaque visiteur devait payer un franc versé à une bonne œuvre.



Michel Debatisse, alors secrétaire d'Etat aux industries agro-alimentaires, avait remis, le 27 janvier 1981, dans les locaux de Bayard, le Mérite agricole à Jean Lavandier. Michel Debatisse avait été secrétaire général de la JAC, Jeunesse agricole catholique, mouvement de jeunesse qui publiait *Jeunes forces rurales* (composé et édité à La Bonne Presse), puis président de la FNSEA. Pour célébrer l'événement, Robert Chantaloup avait réalisé un magnifique "poireau" (c'est ainsi qu'on surnommait le Mérite agricole), poireau que présente Robert Verdy aux invités. Jean Lavandier est ravi.





La salle des Linotypes.



La mise en pages de La Croix.

Trois compères du service fabrication de la Maison avaient été décorés de la Médaille d'or du travail. Davantage pour taquiner leur chef de l'époque que pour faire les fiérots, Robert Verdy, Daniel Devos et Michel Pineau circulaient dans les couloirs avec leur décoration épinglée sur leur poitrine. Il y a pire méchanceté !



Robert Verdy est passé de la composition au montage de diverses revues de Bayard. Il a pris sa retraite en 1989, à 59 ans. Vous pouvez le rencontrer dans les rues de Stains, dans le département de Seine-Saint-Denis, le 9-3, (on dit aussi le "neuf cube"), en train de promener son petit-fils...

## Avec les sept petites arpètes en jupettes et socquettes à la compo

**E**lles étaient "sept petites arpètes" "en jupettes et socquettes" entrant, toutes timides, en octobre 1954, au service composition de la Bonne Presse, après avoir passé avec succès leur examen.

"Je fais partie des élues, nous écrit Gisèle Laval-Jallageas. Pendant quatre ans, c'est l'apprentissage du composteur, de la casse, des interlignes... sous l'autorité bienveillante de la gentille Mme Rose qui a bien souvent couvert nos erreurs et nos espiègleries." Elle poursuit : car sœur Marie-Reine régnait sur le service et il fallait filer droit. Bavardages, erreurs dans le travail demandé et il y avait la punition : "l'hermitage", où nous nous retrouvions seule, dans un coin de l'atelier, à aligner des lettres, des lignes... Mais nous avions 14-15 ans et cela n'empêchait pas les crises de rire... après les larmes ! Le lundi, cours d'enseignement

général avec sœur Renée-Andrée et aussi cours de couture, d'enseignement ménager et de cuisine.

Fin novembre : la Sainte-Catherine, très fêtée à cette époque. Nous, les petites, avons joué "La farce de Maître Pathelin", Colette (Mme Habert) fit un sketch de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault (très en vogue à l'époque), Jacques Duquesne chantait "l'Entrecôte"...

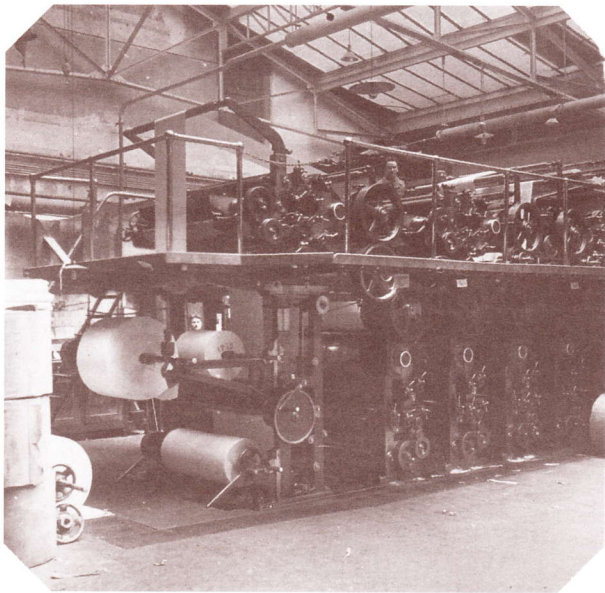
Le temps passe. Sœur Marie du Calvaire remplace sœur Marie-Reine. Voici le temps du CAP, sous la houlette de M. Lecerf, notre professeur de technique. Nous sommes toutes reçues. Mireille Pineau (la sœur de Michel) nous quitte pour l'Amérique...

**Adieu le plomb, la blouse et le bruit !**

Les deux ans de perfectionnement nous font apprendre la Linotype, ●●●



## Les Anciens de Bayard ouvrent leurs carnets de souvenirs



La machine du Pèlerin. Entrée du papier.



Le pliage des journaux.

● ● ● la Ludlow, la mise en pages au marbre. Sœur Marie du Calvaire essaie d'utiliser au mieux les compétences de chacune. Et le grand changement arrive avec les machines à bandes Multipoint IBM (1970). Il faut oublier le clavier de la Linotype pour le clavier de la machine à écrire. Je fais partie de l'équipe choisie. Adieu le plomb, l'encre, la blouse, le bruit ! L'équipe est composée de sept filles et d'un homme (Michel Jacob), avec comme correctrice Jeanne Calvez. Mais si la vie professionnelle se modifie, la vie de famille aussi. Pour moi, ce fut le départ, fin 1972.

J'ai suivi les différentes étapes de la vie de Bayard car Marcel Zacca (du "Départ") est de ma famille. Bayard est toujours présent à la maison : *Popi, Pomme d'Api, Les Belles Histoires, Youpi...* Au fil des âges de nos petits-enfants, j'aménage les lectures. *Chapô* me permet de retrouver quelques noms connus et quelques "copines". Merci.

Gisèle Laval-Jallageas

P.S. Sur les sept apprenties en formation, trois seulement ont poursuivi leur carrière à Bayard. Il s'agit de Marie-Elisabeth Launay, de Colette Habert et de Marie-Thérèse Piau.

## Nuits et jours de fièvre en mai 68

La maison du cours Albert-1<sup>er</sup>, comme celle de la rue Bayard, était occupée par les ouvriers qui en contrôlaient les accès pour défendre leur "outil de travail" contre d'éventuels envahisseurs étudiants (cf. les souvenirs de Jean Gélamur).

Le journal *La Croix*, bien que non expédié, continua de paraître à un tirage limité. Mais il fallait vivre en direct ce qui se passait pour en rendre compte, et bien des journalistes de la Bonne Presse ne dormirent que très peu ce mois-là. J'en fus. Mais aussi les Pères Wenger, Jacques Potin, André Madec.

### Barricades et gaz lacrymogènes

Il était prudent de se munir de mouchoirs humides pour se protéger contre les gaz lacrymogènes des CRS, pour peu que l'on se trouve à proximité des barricades érigées dans les rues dépavées, jonchées d'arbres coupés et de voitures brûlées, surtout au "boul Mich".

Que de soirées et de nuits passées dans le grand amphi de la Sorbonne

occupée, au théâtre de l'Odéon, aux Beaux-Arts. De véritables débauches de parole !...

Tous les assistants pouvaient intervenir. On ne s'en privait pas et même le P. Wenger prit, incognito il est vrai, la parole à l'Odéon où les occupants avaient installé sur la scène un "vase de nuit avec une rose".

### Maoïstes et Katangais

A la Sorbonne, dont les couloirs étaient couverts d'innombrables slogans parfois géniaux (Interdit d'interdire... Faites l'amour et pas la guerre...), les "fameux Katangais" avaient accumulé dans les sous-sols de quoi faire sauter la moitié de la capitale. On ne l'a su qu'ensuite.

Dans la cour, les maoïstes tenaient boutique.

Chaque après-midi, je prenais mon scooter et, bien casqué, j'allais devant la Sorbonne vendre une centaine d'exemplaires de *La Croix*. Plusieurs fois, on me les arracha de force pour les déchirer, mais je retournais en chercher une centaine d'autres...

Pierre Gallay (Noël Darbroz)





Le pliage des revues.



La salle des adressographes.

## Mai 68 : garder le cap

**C**e fut une rude période ! Pendant trois semaines, la grève de tous les syndicats toucha les imprimeries parisiennes et empêcha tous les quotidiens de paraître... sauf *La Croix*. Pourquoi ? Parce que sa rédaction, sa composition et son imprimerie continuèrent à fonctionner avec des effectifs réduits, mais suffisants pendant cette période. Malheureusement, la distribution ne fut plus assurée du fait de la grève de La Poste et de la SNCF et les abonnés ne reçurent plus le journal.

### Le drapeau rouge hissé et retiré

Cependant, *La Croix* fut imprimée chaque jour à un tirage limité pour permettre d'assurer une vente à la criée dans les rues de Paris (voir le témoignage précédent de Pierre Gallay/Noël Darbroz). Chaque jour de cette crise, l'équipe de la direction de Bayard, au complet, se retrouvait pour déjeuner et faire le point à la salle à manger

du 6<sup>e</sup> étage du 22 cours Albert-1<sup>er</sup>. J'eus maille à partir avec les délégués du personnel de l'imprimerie qui avaient mis un drapeau rouge à l'entrée du 5 rue Bayard.

Je leur expliquai que je n'étais pas d'accord, parce que *La Croix* était lue par des personnes de toute opinion, mais pas spécialement communistes et que ce drapeau était une provocation mal venue. Ils acceptèrent de l'enlever et je les en remerciai.

Ils acceptèrent de l'enlever et je les en remerciai. Je me souviens aussi d'une conversation que j'eus avec le Père Wenger, rédacteur en chef de *La Croix*, le vendredi de la troisième semaine de grève, dans son bureau donnant sur le cours Albert-1<sup>er</sup>. Il me dit : "Je vois passer pas mal de voitures avec des personnes portant un drapeau tricolore. Je crois qu'une manifestation se prépare..." Et dans le journal qui sortit dans l'après-midi, il fit passer un article où il évoquait la possibilité d'un retournement de l'opinion.

A la sortie du journal, le représentant syndical de la rédaction vint me trouver et me dit : "*La Croix* n'a pas le droit de publier cet article". Je lui répondis : "Cher Monsieur, le rédacteur en chef est seul responsable de ce qu'il écrit.

Je n'ai pas à m'opposer à son jugement." Il quitta le bureau.

### La dédicace du préfet de police

Le lendemain, c'était la grande manifestation sur les Champs-Élysées qui mit fin à ces semaines de crise ! Le premier numéro de *La Croix* qui suivit l'intervention du général de Gaulle à la fin de cette période de troubles fut un numéro exceptionnel reprenant, pour chaque jour où les abonnés n'avaient pas reçu le journal, une page spéciale où figuraient les articles de fond qui avaient parus sur les numéros vendus à la criée à Paris. C'était un supplément de 16 pages sur lesquelles pas un mot des textes publiés n'avait été changé. Ce qui montre à quel point *La Croix* avait vu juste et, constamment, avait "gardé le cap". Par la suite, j'ai reçu, envoyé par son auteur, l'ouvrage de Maurice Grimaud, préfet de police de Paris en mai 1968, qui évita à l'époque un bain de sang et sut réfréner les ardeurs répressives d'une partie du pouvoir affolé. L'ouvrage sur ces événements m'était dédié : en hommage au journal *La Croix* dont le sang-froid a beaucoup contribué à éviter que le sang coule.

Jean Gélamur



## Les Anciens de Bayard ouvrent leurs carnets de souvenirs



Le secrétariat de propagande.

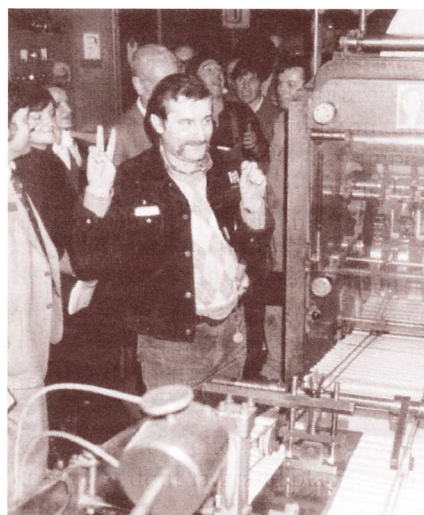


La salle des ventes des projections.

## Walesa à La Croix

**E**n ce samedi 17 octobre 1981, c'est la fête à Bayard : alors que la Pologne est en ébullition, Lech Walesa est là, en chair et en os, à l'invitation de *La Croix*, flanqué du professeur Geremek et accompagné d'une délégation de Solidarnosc. Accueilli par Jean Gélamur, PDG de Bayard Presse, le leader syndical polonais visite l'entreprise, félicite plaisamment les ouvriers du livre pour leur combativité et, juste avant d'aller retrouver le cardinal Lustiger pour le déjeuner, lance lui-même la rotative, une grosse clef à la main, sous les applaudissements de tout le personnel de *La Croix*. Surprise en voyant les premiers exemplaires du journal qui titre, évidemment, sur... la visite de Lech Walesa à *La Croix* ! Mais ce n'est pas sa propre photo en Une qui étonne le leader de Solidarnosc. C'est le numéro du journal : 30 000 ! Lech Walesa a lancé le 30 000<sup>e</sup> numéro du quotidien, fondé le 16 juin 1883 !

Bernard Lecomte



Au centre, Jean Gélamur, PDG de Bayard, avec à sa droite Lech Walesa et, à sa gauche, Pierre Berry, chef de l'atelier des rotatives : à l'arrière-plan, on reconnaît entre autres, Henri Tincq et André Géraud, rédacteur en chef de *La Croix*.

Lech Walesa fait le V de la victoire de la liberté et lance la rotative de *La Croix* n°30 000.



## Le petit journal de souvenirs de Michel Seynave

Michel Seynave a travaillé presque 27 ans à Bayard Presse. Il a aujourd'hui 80 ans. "Comme le temps passe", écrit-il à *Chapô*. Il a encore dans sa maison à Cavaillon, 60 avenue Charles-Vidau, où il demeure maintenant, des numéros de *Nade*, *Record* et autres, avec photos et articles qui lui sont chers. Il a gardé cette coupure de *La Croix* du 12 août 1966, par exemple, avec une photo dédiée par Fernandel lui-même, "pour les lecteurs de *La Croix*, en bien sympathique souvenir". Michel Seynave se prêtait en effet, le dimanche ou en période de vacances, à quelques reportages qui furent pour lui "un plaisir".

La rencontre avec Fernandel à Carry-le-Rouet, c'était le contact avec "une personnalité de rêve". Michel Seynave raconte : "Nous avons bavardé une heure de ses projets et de tant d'autres choses. Au moment de prendre congé, Fernandel me dit : "Monsieur, on ne part jamais de chez moi sans avoir pris le pastis". Tapant dans ses mains, il appelle sa femme, Henriette, et la bonne. C'est ainsi que je trinquai avec le grand Fernandel. Après la sieste, vers 15 heures, Fernandel parlait à la pêche avec son ami Georges. Le soir, de retour à Carry, les jeunes le saluaient : "Salut, Fernand !" "

Dans le "petit journal de ses souvenirs", Michel Seynave a consigné d'autres rencontres avec ceux qu'il cite par leur prénom : Rodolphe, Joselito, Roméo.

Rodolphe ? C'était ce petit bonhomme qui, dans les années 1960, nous disait à la radio et sur les écrans de cinéma : "Lavez-vous et sentez bon avec Monsavon". La maman de Rodolphe avait invité Michel Seynave pour la communion de Rodolphe en 1961. *Nade* et *Record* avaient publié des articles sur Joselito, "l'enfant à la voix d'or". Michel Seynave sait que Joselito tient maintenant un commerce à Alicante... Et Roméo, ce jeune chanteur qui, en 1975, avec son premier cachet, a pu payer une télévision à sa grand-mère, qu'est-il devenu ? Michel Seynave l'ignore.

Voilà quelques lignes du petit journal des souvenirs de Michel Seynave.

## Membre bienfaitrice, en souvenir de maman

"C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai reçu cette année les vœux de Bayard". Marie-Françoise Luneschi, de Saint-Lô, est en effet la fille d'une des plus anciennes employées de Bayard, Marie-Thérèse Luneschi, qu'elle a eu malheureusement la douleur de perdre en août 2007. "Elle avait eu 98 ans en février 2007 et elle parlait toujours de Bayard avec nostalgie. Elle avait conservé des liens amicaux avec sœur Danièle Chimènes. Elle avait passé à Bayard de très bons moments et je l'ai quelquefois accompagnée dans ma jeunesse. Je conserve un souvenir ému de ces moments. Dès mon entrée dans le bâtiment, je commençais à respirer cette odeur de papier mélangée à l'encre, cela me procurait une sensation indescriptible", écrit Marie-Françoise qui ajoute : "En souvenir de maman, j'ai adhéré à l'Amicale des Anciens de Bayard comme membre bienfaitrice".

Marie-Françoise Luneschi

## Les déjeuners *Croix*

**E**n mars 1960, dès mon élection de PDG de la Maison de la Bonne Presse, devenue par la suite Bayard Presse du nom de la rue de notre siège social, je pris la décision, avec mes collègues de la direction, d'organiser régulièrement des "Déjeuners *Croix*" pour accueillir des personnalités politiques, culturelles, économiques, artistiques et religieuses, afin de leur faire mieux connaître notre société, ses titres (et spécialement *La Croix*, notre quotidien), ses journalistes et ses responsables.

Nous souhaitions aborder avec eux les problèmes du moment, entendre leurs avis sur les aspects utiles à l'information de nos rédacteurs, en discuter, leur faire connaître la maison et leur permettre de tisser des liens utiles et cordiaux sur des questions importantes. Pour que ces déjeuners soient à la fois intéressants et agréables, l'accent devait être mis sur tout ce qui pouvait fournir un climat amical, un accueil empressé et une confiance réciproque. Le premier but recherché était en effet que nos hôtes se remémorent avec plaisir ce passage à notre table. La priorité était donnée à l'écoute. Il n'était pas question de donner

des leçons, mais de s'enrichir mutuellement. La préparation de ces rencontres était minutieuse. Les convives étaient présentés à l'invité, avant le repas, par moi-même, pour que notre hôte puisse situer avec suffisamment de précision les responsabilités de chaque participant. Ces déjeuners donnaient lieu à des échanges francs et intéressants.

J'ai le souvenir de cette phrase de Raymond Barre, alors Premier ministre : "On peut accepter le repentir du pécheur, mais il est difficile d'accepter la leçon du pécheur repentant." Et le souvenir de François Mitterrand, alors premier secrétaire du Parti socialiste, me disant à la fin du repas, dans l'ascenseur : "*La Croix* a tort de ne pas appuyer notre projet de fusion des écoles libres avec l'enseignement public." A quoi je répondis : "Vous n'imaginez pas, Monsieur le premier secrétaire, à quel point les lecteurs du journal, spécialement dans l'ouest du pays, sont attachés au maintien d'un enseignement libre conservant son caractère propre et sa liberté. Nous soutenons ce point de vue". Quelque temps plus tard, après l'immense manifestation en faveur de l'enseignement libre, le projet de fusion était retiré.

Jean Gélamur

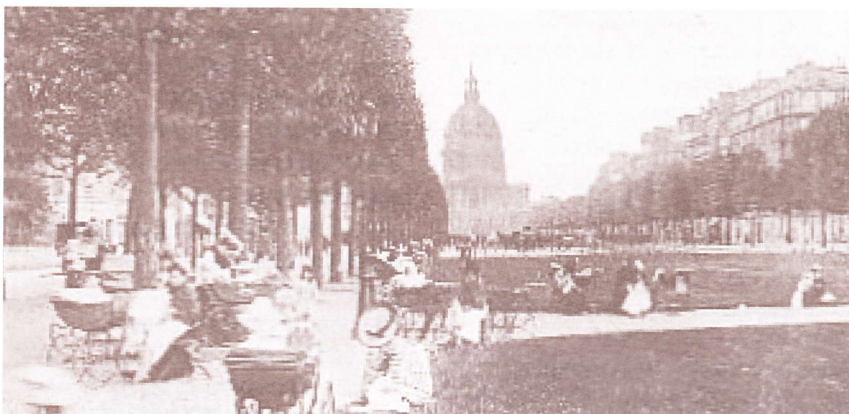


## Le purgatoire est fermé le samedi !

**A**u début du XX<sup>e</sup> siècle, la grande Maison de la rue Bayard avait une annexe 4, avenue de Breteuil, à Paris, dans le 7<sup>e</sup> arrondissement, un immeuble construit par mon grand-père qu'habite ma famille depuis 1902. On ignore aujourd'hui que, dix ans plus tôt, des vaches brouaient encore l'herbe des pelouses !

### L'annexe de l'avenue de Breteuil

Les Assomptionnistes tenaient là le Bureau des pèlerinages – Lourdes, Rome, Jérusalem – auxquels *Le Pèlerin* doit à la fois sa naissance et son nom. C'était aussi le siège de



L'avenue de Breteuil, au début du siècle dernier. Les vaches y brouaient quelques années auparavant.

quelques associations, dont Virgo Fidelis et Les Croisés du purgatoire. Les Pères donnaient à l'enfant que j'étais *LEtoile Noéliste*, *Le Noël*, revues que j'avais plaisir à lire.

Un certain samedi, j'entre dans l'immeuble en même temps qu'un monsieur qui demande à la gardienne : "Où est le bureau des Croisés du purgatoire ?" Celle-ci répond d'un ton sec : "Monsieur, le purgatoire est fermé le samedi !" Muni de cette précieuse information, le visiteur est reparti.

J'ai retrouvé Bayard en 1964, en arrivant au *Pèlerin* où je suis restée jusqu'à ma retraite en 1978. J'ai gardé le souvenir d'une équipe sympathique, où l'on travaillait dur par moments, mais avec des détentes vécues dans une grande amitié. Les

Anciens du *Pèlerin* prennent place actuellement encore parmi mes meilleurs amis.

### Roger Guichardan, autoritaire mais bienveillant

Excellent professionnel, le P. Roger Guichardan avait su transformer un petit hebdomadaire populaire en un journal au tirage impressionnant.

J'ai personnellement gardé le souvenir de ma facilité d'entrée comme journaliste à l'Élysée, comme dans divers ministères. Les réponses demandées à d'éminentes personnalités revenaient rapidement.

Le P. Guichardan était un homme d'autorité, mais un esprit bienveillant. J'ai en mémoire, pour illustrer ce propos, un simple fait. Une réunion syndicale était prévue un

matin à l'entrée des bureaux, entraînant pour les participants une arrivée tardive au travail. Le P. Guichardan avait peu de sympathie pour ce genre de réunion. C'est le moins que l'on puisse dire. Ce matin-là, à la surprise générale, lui qui arrivait tôt le premier, n'apparut qu'en fin de matinée. Tout le monde avait rejoint son poste. Lui, le sourire aux lèvres, nous dit : "J'avais un besoin urgent d'aller chez le coiffeur et j'ai dû attendre très longtemps..." Personne ne s'y est trompé. Il avait voulu ignorer les présences et les absences pour conserver dans le service cette convivialité qui assurait de bonnes conditions de travail. Cher P. Guichardan.

Juliette Gallet

## "C'est Martine !", me dit Jean Lebrun

Le premier geste d'un journaliste au réveil est souvent d'ouvrir la radio. Très tôt, ce matin du 13 décembre 1984, une nouvelle brutale : au retour d'un voyage de presse organisé par l'Association des journalistes de l'information sociale (AJIS), un petit avion, victime du brouillard, a pris feu à l'atterrissage au Bourget en heurtant une ligne à haute tension. Quatre rédactions parisiennes – dont *La Croix* – sont en deuil. Pas de noms encore à ce bulletin matinal, alors on se hâte vers la rue Bayard, en se demandant qui était absent la veille. "C'est Martine", me dit Jean Lebrun avec qui je partage l'ascenseur. Martine Godoy, à ma connaissance, dans l'histoire de notre journal est le premier membre tombé en service commandé.

Comment travailler ce matin-là, alors que la jeune journaliste du service économique, chargée de l'information sociale, est dans tous les mots, tous les regards, tous les souvenirs, tous les hommages et télégrammes qui s'accumulent sur le tableau d'affichage du couloir ?

Un seul gros titre, son prénom, Martine, au-dessus de l'émouvant éditorial d'André Géraud signé "La Croix". Et puis, comme dans toute famille, on se rassemble, on se serre les coudes, notamment dans les douloureux moments d'adieu, rue Bayard, aux côtés des proches, dont le mari, lui aussi journaliste. Et, sous un oppressant et sinistre ciel d'hiver, dans un froid qui glace aussi le cœur, dans le silence et l'émotion, la lente procession au cimetière du Père Lachaise pour se recueillir devant le cercueil. Adieu, Martine. Nous ne t'avons pas oubliée.

Colette Boillon (*La Croix*)

*L'entreprise Bayard a connu d'autres drames, comme les décès de deux brûlés, à Montrouge... et les autres.*



## La fille aînée de Pierre Peyrebessse se sent un peu chez elle à Bayard

C'était encore La Bonne Presse, mon père y était entré peu de temps avant son mariage et je suis née pendant l'exode, *La Croix* ayant établi ses quartiers à Limoges. Tout le monde – sauf les rédactions – étant revenu à Paris en 1942, je me souviens du plus lointain de mon enfance être montée dans ce bureau paternel de la rue Jean Goujon, qui surplombait le grand garage où ronflaient les camions. De là, nous allions visiter les ateliers et je garde en mémoire, avec les odeurs d'encre et le bruit des machines, la patience des typographes, la puissance des conducteurs de rotatives, la prudence de ceux qui maniaient d'énormes massicots... Noël était l'occasion d'un

parcours complet car chaque atelier montait une crèche où ne manquait jamais l'ange doré qui inclinait la tête lorsque mes sœurs et moi glissions une pièce dans les plis de sa robe. Derrière lui se cachaient souvent quelques bons à notre intention.

Plus tard, je fis un stage de fin d'études aux côtés de Mijo Beccaria, puis je fus sollicitée lors du lancement de *Notre Temps*, afin de réaliser la première enquête de lectorat de ce vaillant journal. Je fus aussi rédactrice de la rubrique "en confidences" durant cinq ans, sous l'autorité de Germaine Lacorre à qui je pense encore lorsque j'hésite dans la rédaction d'un texte : toute hésitation aboutissait généralement à la suppression du paragraphe

incertain ! Heureuses décisions qui m'ont formée à ne pas cultiver trop de fierté d'auteur. Je reviens aujourd'hui avec plaisir dans les locaux de Bayard pour un peu de bénévolat. Je sais que mon père, aujourd'hui disparu, qui fut 35 ans à la direction technique de la Maison, dirigea nombre de restructurations des différents immeubles. Et j'ai l'audace de penser que j'y suis un peu chez moi.

Avec le prochain déménagement, ce sera pour moi, comme pour beaucoup je pense, une grande page d'histoire qui se terminera, avec l'espoir que les énergies qui ont présidé à l'aventure d'une "maison" continuent d'habiter les acteurs de ce qui est devenu un immense "groupe". Monique Guyard

## Hommes et machines, petits et grands transferts

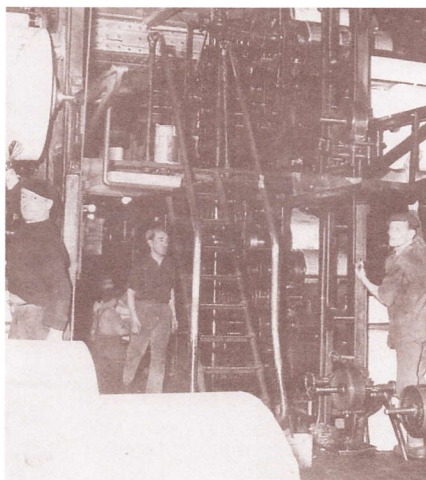
3-5 rue Bayard, c'est en 1953 que j'y ai mis les pieds pour la première fois. Il faut dire qu'étudiant à l'école de journalisme, je venais chaque vendredi rejoindre mon père, Roger Latu, pour assister à la sortie de *La Croix de l'Aisne* dont il était rédacteur en chef, sur l'une des rotatives Marinoni qui imprimait à tour de rôle les différentes éditions diocésaines de *La Croix du Dimanche*.

Ces rotatives, je les ai retrouvées quelques années plus tard, en 1959, en entrant à *La Croix* comme secrétaire de rédaction. Le début d'un long parcours. Au delà du transfert du 22, cours Albert-I<sup>er</sup> de la rédaction et de l'atelier de compo-montage vers la rue Bayard en 1970, ce qui m'a le plus marqué, c'est l'évolution permanente des techniques d'impression, qui engendrait des changements radicaux dans l'utilisation des surfaces.

### Les vieilles Marinoni

Lorsque *Le Pèlerin* est allé se faire imprimer à Montrouge, une place énorme s'est dégagée au profit final du restaurant d'entreprise.

Par ailleurs, l'informatique pointait le bout du nez. Les vieilles Marinoni



**Avis de recherche : merci à ceux qui peuvent identifier le rotativiste au pied de la machine.**

datant des années 1930 s'essoufflaient. En 1979, elles furent remplacées par une Somua d'occasion qui devait permettre une transition entre le plomb et l'offset. L'atelier terminait sa mutation en 1980. Finies les Linotypes, les écrans s'imposaient. Terminé le marbre, vive les tables lumineuses de montage. Terminée la clicherie, les plaques d'impression prenaient le relais des stéréos... Evolution logique (mais douloureuse pour beaucoup), en 1986 commence l'informatisation de la rédaction. Davantage que les claviers et les écrans, le grand changement fut le "plateau". Plus du tout de bureaux (sauf pour les rédacteurs en chef), mais, au sein d'une vaste pièce unique, des zones par services, délimitées par

de petites cloisons. Chacun voyait les autres... Un énorme changement des mentalités.

### Déjà en 1993, une délocalisation à Montrouge

Dernier bouleversement et de taille, en 1993, l'impression et le départ de *La Croix* sont délocalisés à Montrouge (tiens, déjà Montrouge... même si *Le Pèlerin* était depuis longtemps imprimé à Montrouge). Les pages du journal, montées sur écran rue Bayard, étaient, grâce à une liaison Ethernet à haut débit, copiées sur place. Une belle rotative (d'occasion) permet l'impression en couleur, tandis que le départ, informatisé, envoie aux abonnés un journal sous plastique...

Du coup, le rez-de-chaussée de la rue Bayard est libre de toute emprise industrielle. Ce qui ouvre la voie à une nouvelle restructuration du bâtiment. La rédaction de *La Croix* descend du troisième au premier étage, avec un nouveau système informatique. L'entrée de Bayard devient ce que l'on connaît encore aujourd'hui : ses vitrines extérieures, sa porte à tambour ouvrant sur le hall d'entrée, les hôtes d'accueil et, de chaque côté, les trois portes de service.

Oui, la rue Bayard a représenté un long et bon moment de ma vie...

Christian Latu



# L'humour de Piem

La rédaction de *La Croix* accueillait Piem lors de ses réunions quotidiennes rue Bayard. Au mur de la salle, un grand crucifix. Le célèbre dessinateur puisait ainsi quelques thèmes pour ses croquis esquissés pendant la conférence

de rédaction. Tous n'ont pas fait l'objet de publication dans le quotidien. Trop ceci, trop cela... Ainsi en fut-il du projet ci-dessous, seulement ébauché d'ailleurs. Irrévérencieux ? Pas vraiment. Les dessins de Piem (Pierre de Montvallon) font l'objet de nombreux ouvrages publiés au Cherche-Midi éditeur.



## Pratiques d'autrefois

### Ponctualité

(...) Mon père a travaillé au journal *La Croix*, service de la propagande, où il se rendait chaque jour avec une ponctualité exemplaire, quittant le domicile à 7 heures du matin. Nous habitons alors au n°167 de l'avenue de Neuilly, et il parcourait pédestrement son chemin jusqu'à son bureau où il reprenait sa tâche, avec une conscience professionnelle dont je n'ai pu me rendre compte que bien plus tard. Un jour où j'avais un peu traîné pour me rendre à mon travail - j'avais alors 17 ans -, il m'a lancé ces paroles que je n'ai jamais oubliées : "Souviens-toi que, dans ma vie, je ne suis jamais arrivé une minute en retard" (...)

### L'œuf en chocolat

Voici une autre histoire.

Lorsque le bus s'arrête rue Montaigne, mon regard va plus loin et me rappelle le temps où mon père, me tenant par la main, j'allais recevoir à la rue Bayard, le lundi de Pâques, l'œuf en chocolat (...)  
Autrefois, je lisais volontiers *Le Noël*, *Le Sanctuaire*, *L'Echo de Noël*, *Le Pèlerin* (...)

Extrait d'un courrier rédigé par une Fille de la Charité de 89 ans, Sœur Marguerite-Agnès Dodin.

## Déménager : une aventure !

Les voyages formeraient-ils les "migrants", comme les voyages forment la jeunesse ? Certes, les déplacements de *La Croix* du 22, Cours Albert-I<sup>er</sup> au 5, rue Bayard ne méritent guère le qualificatif de "voyage". Pas plus d'ailleurs que celui de la division Senior de la rue Bayard à la rue de l'Amiral-d'Estaing, même si là, on a franchi les limites de l'arrondissement ! Et passer du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup>, franchement, ce n'est pas trop dépaysant ! Pour avoir vécu les deux, j'affirme que les déménagements ont du bon. C'est toute une aventure, toute une expédition, au meilleur sens du terme. C'était en 1970. Ils ont été pour moi l'occasion d'un travail fructueux et fort sympathique avec les services techniques

de Bayard, alors placés sous la houlette de Pierre Peyrebessé, travail commencé bien en amont avec l'aménagement de nouveaux locaux. Il leur a fallu faire preuve d'ingéniosité pour acheminer les lourdes Linotypes à leur nouvelle destination. Pas question d'arrêter la sortie du journal, bien sûr ! Pas question de les démonter et donc de les remonter, pièce par pièce : ce serait beaucoup trop long. Alors, ils ont inventé une mécanique tenant du tapis roulant et de la tortue pour "glisser ces vénérables ancêtres d'un lieu à l'autre en une seule fin de semaine". Les changements de lieux sont, ou devraient être, des temps pour repenser les méthodes de travail et faire le tri dans les documents. Pour ma part, j'ai toujours eu de la peine à me séparer de ma documentation.

Ces dossiers, livres, notes... sont des compagnons de route, témoins d'une époque, d'un temps, d'une recherche. Ils méritent mieux que le pilon, n'est-ce pas ? Puis, un jour, on se rend compte que tout change. Vite, très vite. Et qu'il faut s'appuyer certes sur le passé, mais pas sur le dépassé.

L'équipe de la division Senior, certains de ses membres tout au moins, a pu ressentir son - relatif - éloignement comme une mise à l'écart, une séparation de la maison mère, un sevrage !... Outre l'amélioration des conditions de travail, le transfert traduisait une volonté de renforcer l'identité et la personnalité de notre cellule en pleine expansion et facilitait ses contacts avec différents organismes du monde de la retraite. Un déménagement n'est jamais anodin.

Marcel Biard



# Soupçonné d'être un espion, notre frère Pierre est condamné à mort par la Gestapo

**C'**est une nouvelle rubrique de *Chapô* : témoins d'événements qui pourraient entrer dans la petite ou la grande Histoire et qui ont surtout marqué une période de votre vie, vous en avez gardé un vif souvenir, voire aussi quelques documents démonstratifs. Vous pouvez les confier à *Chapô*. Déjà le récit du drame vécu par la famille Averbuch (Cf. *Chapô* n° 36 du troisième trimestre 2006) aurait pu trouver place dans cette rubrique. Aujourd'hui, Gabriel Dupire, ancien journaliste à *La Croix*, chargé de la rubrique "Justice", raconte le début et la fin de la vie de sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale. Une période mouvementée. Rien que des faits avérés.

Nous étions six fils autour de Maman, veuve depuis 1936. A la déclaration de guerre, les trois aînés furent mobilisés. Les trois plus jeunes imaginèrent de mettre sur pied un lien entre les deux parties de la fratrie, celle du front et celle de l'arrière.

## Le Clairon de l'arrière

Ce lien prit la forme d'un petit journal, laborieusement copié à la main en trois exemplaires. Déjà tout gosse, j'avais été atteint du virus journalistique... Ainsi parut pen-



Gabriel Dupire. A sa droite, Marie-Geneviève, son épouse et à sa gauche, Geneviève Honoré.

dant plusieurs mois, à une cadence quelque peu approximative, notre *Clairon de l'arrière*.

Dès le lendemain de la défaite, la famille Dupire voulut spontanément servir dans ce qui allait devenir la Résistance.

Fait prisonnier à Dunkerque (le 4 juin 1940), Jean confectionna des faux papiers dans son stalag pour faire rapatrier en France plusieurs de ses compagnons d'infortune, puis lui-même (mars 1941). Son frère jumeau, Pierre Dupire, se joignit à lui pour perfectionner la filière des "travailleurs libres permissionnaires" (au total, plus de 300 évadés). En même temps, toute la famille s'engageait dans l'action clandestine :

relais de boîte à lettres pour le courrier vers Londres, refuge pour des membres de la Résistance (dont un général), hébergement d'aviateurs américains "descendus" par la D.C.A. ou l'aviation de chasse allemandes (au total, quatorze aviateurs par petits groupes), organisation d'une filière vers l'Espagne... Tout cela au milieu du danger et des difficultés matérielles (papiers d'identité, cartes de ravitaillement...).

## Interrogatoires et tortures

4 octobre 1943 : des policiers de la Gestapo se présentent chez nous (dans l'île Saint-Louis) pour arrêter Jean (dénoncé), heureusement absent ● ● ●

Suite de la page 8

sur La Péniche à Conflans-Sainte-Honorine, d'autres encore), tous se reconnaissent d'une même famille.

Ce fut une découverte. Nous les Anciens, nous avons fréquenté les Assomptionnistes, des hommes avec leur tempérament, leurs qualités et leurs défauts, des journalistes enthousiastes aimant leur métier, des religieux toujours un peu mystérieux. C'est de ce "mystère" dont il a été question pendant le forum : dire l'esprit qui donne sens à une vie, chercher avec des laïcs le chemin que

l'on peut prendre ensemble, voir comment être davantage actifs dans les chantiers du monde et de l'Eglise.

Il nous a été fait part de nombreuses initiatives de laïcs : une aide aux nouvelles fondations au Vietnam et au Togo ; des vacances pour des familles qui ne sortiraient pas de chez elles durant l'été ; un couple parti à Madagascar pour lancer un collège, lui, initiant à l'informatique, elle, travaillant avec les professeurs sur un projet pédagogique. Il n'y a pas de retraite inactive pour

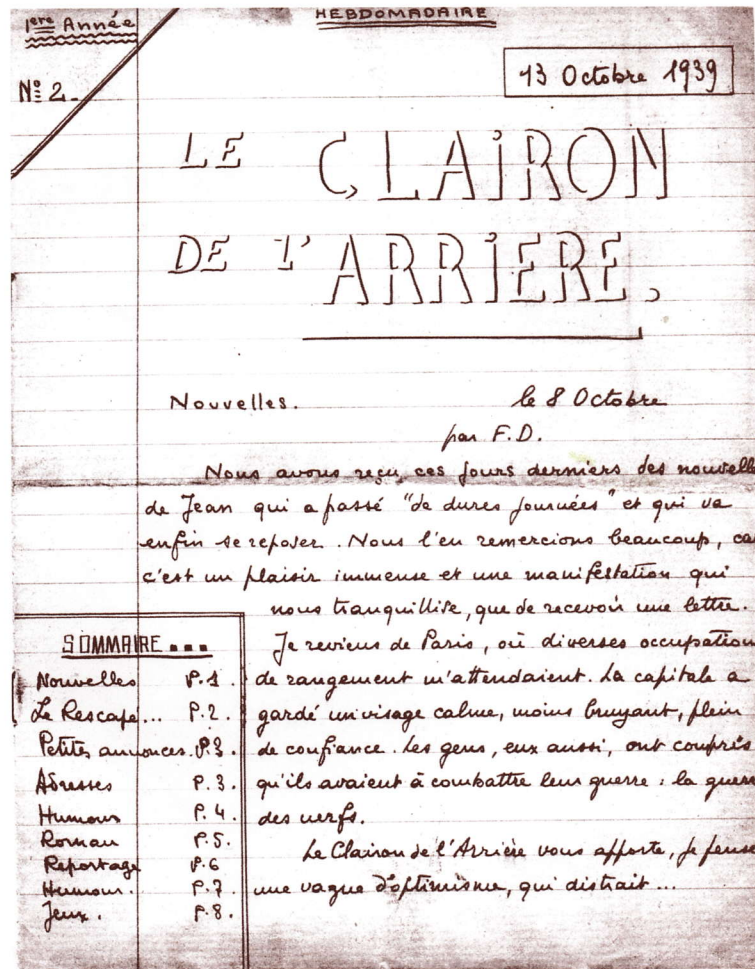
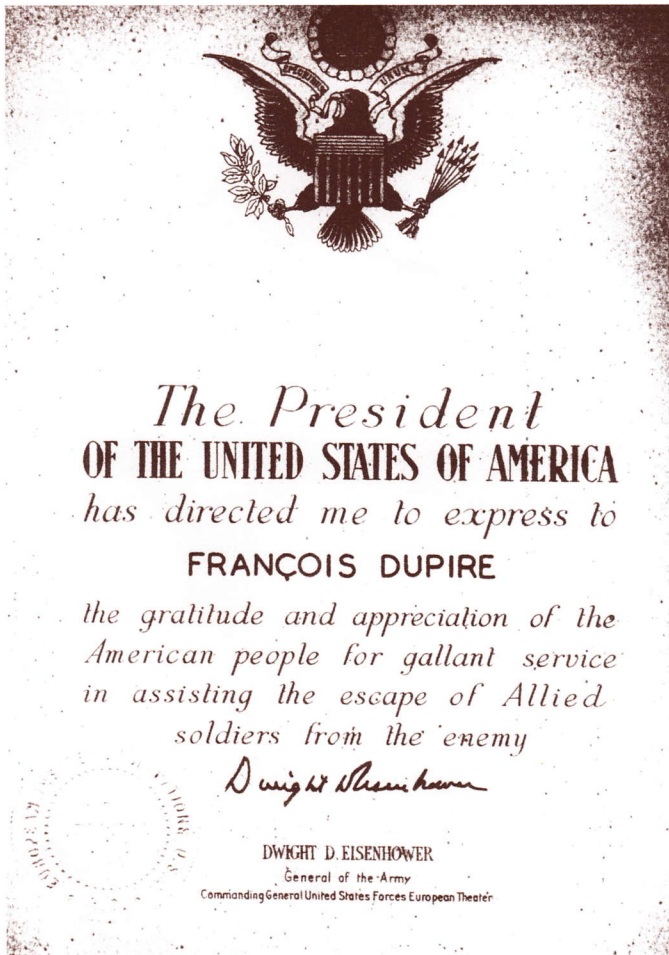
qui le veut. Les Assomptionnistes ont toujours compté sur les laïcs pour réaliser leur mission. Plus que jamais, ils croient que leur devise : "Que ton Règne vienne" ne se réalisera qu'avec des laïcs. En un mot : deux journées tournées vers l'avenir et pleines d'espérance.

Christiane Dauvergne

(1) Entre autres, Christiane Dauvergne, Guy et Marcelle Boudon, Bernard Labbé, Rolande et Pierre Thébaud.



L'hommage rendu à François Dupire par le président des Etats-Unis, signé par le général Eisenhower. Maîtrisant parfaitement l'anglais, François Dupire servait d'interprète entre la famille et les aviateurs américains.



Le numéro 2 du Clairon de l'arrière. François Dupire évoque le climat faussement calme du moment dans la capitale.

à ce moment-là. Par bonheur, les Allemands se retirent, non sans laisser une convocation impérative pour le lendemain rue des Saussaies. Menacée d'être prise en otage, toute la famille (9 personnes) se disperse en trouvant asile chez de courageux parents ou amis.

19 novembre 1943 : Pierre est arrêté à Saint-Germain-en-Laye, alors que son équipe passe des messages radio à Londres. Ses papiers d'identité portant le pseudonyme "Pierre Decourt", aucun rapprochement n'est fait avec les Dupire, recherchés depuis six semaines...

Emprisonné à Maisons-Laffitte, où les Allemands avaient réquisitionné des villas, puis au Cherche-Midi, enfin de nouveau à Maisons-Laffitte, Pierre subit nombre d'interrogatoires et de tortures.

Soupçonné d'être un espion canadien, il est condamné à mort. Grâce à un policier français courant un énorme risque, il réussit à fausser compagnie à la Gestapo le 25 janvier 1944, veille de l'exécution programmée. Fuyant à travers bois, il marche dans les flaques d'eau pour effacer l'odeur de son passage.

Cette arrestation ne l'a pas empêché de reprendre ensuite ses activités de résistance, en liaison avec Londres. Plusieurs mois auparavant, Maman avait cousu une "médaille miraculeuse" dans le revers du veston de Pierre.

Nous étions neuf gravement menacés dans la clandestinité, nous nous sommes retrouvés tous les neuf à la Libération.

Nous avons bien conscience d'avoir été manifestement protégés par la

Providence. Protégés, y compris grâce à un "message personnel" de la B.B.C. : "L'oncle Georges est contagieux", qui nous fit rompre tout contact avec cet agent double, à deux doigts de nous livrer à la Gestapo.

Dans son message saluant la victoire de mai 1945, le général de Gaulle a dit : "Pas un deuil, pas un sacrifice, pas une larme n'auront donc été perdus !" Ce qui a été vrai pour notre pays l'a été aussi, modestement mais réellement, pour notre famille.

Et aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après la guerre et l'occupation, tant de drames et de crimes sous toutes les latitudes nous empêchent, malheureusement, de tout conjurer à l'imparfait...

Gabriel Dupire



# Les bonnes surprises du voyage en Cornouaille

## Un temps de plaisir et d'enrichissement

**L**e cliché qui veut qu'il pleuve tout le temps en Bretagne a été démenti au mois de septembre 2007 pour les quelque 50 voyageurs qui ont pris la route avec Christian, le chauffeur, en ce lundi 17 septembre, vers la Cornouaille, pour le traditionnel voyage annuel des Anciens de Bayard.

C'est dans un climat de tiédeur ensoleillée que se sont déroulés ces cinq jours de randonnée à travers une Bretagne accueillante et diverse. Il faut avouer, pourtant, que c'est sous une fine bruine que nous avons effectué la première halte, pour déjeuner, à Saint-Meen (prononcez Min), dans le Morbihan... Mais le vent avait tourné pendant le repas et le soleil ne nous a plus quittés.

C'est donc dans une parfaite bonne humeur que nous sommes arrivés au Village Azuréva de Trégunc (on ne prononce pas le c), près de Concarneau, dont l'accueil aura été des plus cordiaux, arrosé du traditionnel kir, mais au cidre cette fois. Ce fut même un double accueil, puisque notre groupe devait partager le village avec les 200 choristes "A Cœur Joie", branche "Temps libre" (autrement dit : du 3<sup>e</sup> âge), arrivés la veille de toutes les régions de France. Des voix, déjà, fredonnaient dans les couloirs et sur les terrasses...

L'équipe dirigeante et d'animation du Village est assez originale. Elle ne se contente pas de fournir le guide pour le séjour et d'organiser des soirées dansantes ou folkloriques, elle paie de sa personne. Nous avons donc eu droit, entre autres festivités, à une soirée théâtrale basée sur le cinéma et le music-hall, entièrement

composée et interprétée par cette équipe. C'est ainsi que nous avons retrouvé Nadine, notre guide, en femme fatale ou en mauvais garçon... Mais c'est surtout comme guide qu'elle aura été exceptionnelle.

### Légendes et Histoire confondues

Grande et belle fille du Finistère, elle est, non seulement amoureuse de son pays, la Cornouaille (sans s, nous ne sommes pas outre-Manche !), mais elle possède une culture qu'aucune question ne trouve en défaut. Son "chauvinisme" est tel qu'elle voit dans le sommet de cette petite région, le Menez Hom, un mont de 3 330 décimètres ! Elle aura animé les trajets en autocar et les flâneries touristiques avec enthousiasme et humour. Avec sa façon de conter, les légendes deviennent des pages d'His-

toire et les personnages historiques ont un côté légendaire : ainsi de la duchesse Anne, bien plus fantaisiste et impertinente que dans les livres, ou du roi Gradlon, mi-vrai mi-mythique, des saints Corentin, Guénolé, Ronan... Démêler la légende et l'Histoire est inutile : mieux vaut se laisser aller au plaisir d'écouter une talentueuse conteuse. Mais lorsqu'il s'agissait de l'architecture, en particulier des superbes calvaires, Nadine savait en faire ressortir la beauté, le sens, les singularités. C'est un regard historien, respectueux, admiratif qu'elle appelait sur chaque œuvre d'art. Cependant, il y avait toujours, au coin de la page d'histoire, un récit mythologique, un fait merveilleux à mentionner. Car, comme elle nous l'a souvent répété, en tout Breton sommeille encore un reste de l'antique religion, ●●●

Devant l'enclos paroissial, à Pleyben.





● ● ● celle des druides. Le christianisme n'a jamais complètement extirpé ces vieilles croyances.

Nous l'avons constaté en particulier dans l'admirable chapelle baroque dédiée à saint Sébastien (saint invoqué contre la peste), sur la commune de Saint-Segal, où une statue de la Vierge à l'enfant repose sur la Vouivre tenant une pomme à la main. Eve et Marie, le serpent et la vie... Symboles à méditer longuement. Cette chapelle possède un immense retable fait de petits tableaux représentant des scènes du Nouveau Testament qu'il nous fallait décrypter car les personnages de l'Évangile sont vêtus comme les gens du peuple de ce temps.

### Joyaux de pierre et enclos

Un autre joyau, tout de pierre, a aussi longuement retenu notre attention : le calvaire de Tronoën, le plus ancien des grands calvaires bretons, sculpté dans un granit grossier de Scaër, qui garde une grande délicatesse dans les détails. L'intuition des artistes leur a donné des audaces théologiques que la pierre a heureusement conservées. La chapelle, ou cathédrale des dunes, conserve elle-même des merveilles. Son portail possède, dissimulé dans un angle, un "guetteur" ou "siffleur", ce personnage était censé prévenir (en sifflant) de l'arrivée d'un danger : l'ennemi ou l'avancée des eaux...

Notre périple cornouaillais avait commencé, dès le premier matin, par la visite de Pleyben qui possède l'un des plus beaux enclos paroissiaux du Finistère. Là aussi, un calvaire d'une composition étonnante, foisonnante, théâtralement mystique, lecture sculptée du mystère du salut. L'église est, quant à elle, tout entière de style baroque breton, si particulier, avec ses naïvetés si parlantes, son abondante ornementation, ses rappels de l'Histoire et de la légende. C'est ici que nous avons remarqué pour la première fois une sablière, poutre ornée (ou poutre de gloire) qui traverse la nef à la hauteur du chœur. Celle de Pleyben est remarquable par sa décoration. Nous en avons vu d'autres par la

suite, de riches et de toutes simples, mais toujours porteuses de gloire.

Quimper (qui, en breton, s'écrit *Kemper* et veut dire "confluent" - en l'occurrence celui du Steir et de l'Odet) nous a aussi réservé de beaux sujets d'admiration. En particulier la cathédrale, vaste vaisseau de 92 mètres de long, dédié à saint Corentin, l'un des grands évêques de Cornouaille. La Terreur l'avait endommagée et spoliée, mais une belle restauration lui a redonné son antique beauté. Elle renferme, entre autres, la statue d'un petit saint, le *santig dû* (le petit saint noir), rescapé de la Terreur parce qu'il était tombé de la charrette l'emportant au bûcher ! Il recevait, jadis, le pain que l'on posait à ses pieds pour les pauvres. Une statue du roi Gradlon (le père de la princesse Dahut, engloutie avec la ville d'Ys) à cheval a été hissée entre les deux flèches. Le vieux quartier est pittoresque et sillonné de rues aux noms évocateurs. On y trouve encore des façades avec "larmiers", qui permettent l'écoulement des eaux de pluie sans toucher les murs. Quelques larmiers se présentent en "pagode", ce qui est un surcroît d'esthétique. La ville, avec ses deux cours d'eau, est pleine de fraîcheur et de poésie mais exposée aux inondations. Célèbre par sa faïence, Quimper l'est aussi par plusieurs de ses enfants : Laënnec et Max Jacob en particulier.

Rassembler le groupe un peu égaillé fut légèrement difficile... comme toujours : mais pourquoi faut-il, aussi, qu'il y ait tant de tentations ?

### Sur les pas des druides

Dans les appareils photo, des images superbes ont été capturées : Pont-Aven (où il n'y a plus qu'une minoterie) et son cours d'eau impétueux endigué au XVI<sup>e</sup> siècle en plusieurs bras qui demeurent encore, son petit port, le bruit de l'eau... Sans oublier les célèbres galettes dites de Pont-Aven, les *traou mad* ou autres krouignettes ! On comprend que la bourgade ait tenté les peintres. Locronan, dont l'église renferme le cénotaphe de saint Ronan, et dont la grand-place, toute

de granit, reedit l'antique prospérité de la ville au temps de la marine à voile. Élégance et calme ont présidé à cette visite automnale. Les touristes étaient en effet très rares. Le village de Kercanic, célèbre par ses toits de chaume (en fait, de roseau), fait un peu figure de musée tant il est calme avec ses volets peints en bleu, et clos. A ce calme un peu triste, nous avons préféré l'ascension vers le Menez Hom (la haute montagne de Nadine !). L'autocar nous laissera au pied d'une montée se terminant par quelques marches. Ce petit parcours faisait partie d'un long cheminement initiatique au temps des druides. De là-haut, un immense panorama se découvre, un vent libéré souffle avec vigueur. Le temps, très clair, permettait de reconnaître des lieux dont le nom fait rêver : baie de Douarnenez, pointe du Van, presque île de Crozon, les Tas de Pois, la rade de Brest, les monts d'Arrée, la Montagne Noire... Des souvenirs surgissaient à l'évocation de ces noms... Mais Nadine a trouvé, bien sûr, une légende (de Noël) à raconter... Légende qui a donné son nom à ce sommet : Menez Hom veut dire "mont pelé". Rappel d'une punition divine !

Tout au long de notre périple, revenait comme un leitmotiv le nom des Glénan. Les îles, en effet, barrent l'horizon et sont visibles d'un peu partout de cette partie de la côte. On ne signalera que la particularité de l'une de ces îles, Saint-Nicolas, la plus petite réserve naturelle d'Europe. Au printemps, elle est couverte d'une variété de narcisses que l'on ne trouve qu'ici à l'état naturel.

Et la mer, et les phares, me direz-vous ? Nous avons vu ces bâtiments, au loin, sentinelles sur les récifs ainsi que des "saint Bernard de la mer". Nous en avons approché un seul, à terre, le phare d'Eckmühl. Nous sommes alors à Penmarch. L'horizon proche est barré par une série d'écueils hérissés de crêtes, les estocs, qui font de ces parages un lieu d'accidents. C'est pourquoi se trouve ici un antique canot de sauvetage qui était tiré par des chevaux et est exposé sous la garde amou-



reuse de vieux marins qui l'entretiennent. Ce vénérable canot (prononcez canote) porte un nom : *Papa Poydenot* et possède un site Internet (sur le sauvetage en mer, toujours pratiqué ici) : [www.papapoydenot.com](http://www.papapoydenot.com)

### Des "Demoiselles" dans les casiers

C'est dans le port du Guilvinec que s'était terminée cette journée-là, à l'heure où les pêcheurs reviennent au port avec leur prise. Et c'est un beau spectacle où les curieux se bousculent pour voir un peu de la pêche, du haut d'un long balcon plongeant sur le quai. Une noria de petits bateaux aux noms glorieux ou tendres apportent durant un peu plus d'une heure des casiers de crustacés : des demoiselles (langoustines) pour la plupart, ou des galathées, autres crustacés roses qu'il faut consommer dans l'heure. Quelques poissons s'étaient perdus dans les filets : raies, lottes, limandes ou encore un congre. Des mouettes, repues sans doute, ou n'aimant pas la langoustine, se sont installées sur les toits, surveillant de haut le chargement des casiers sur les chariots prestement roulés vers la halle contiguë.

Un matin, notre guide nous a laissés aller seuls. Bernard Labbé en a profité pour saisir le micro et nous chanter des chansons de marins, tragiques voire horribles, en particulier "Le crime de la rue de Suffren"... A vous donner des cauchemars ! C'était jour de marché à Concarneau. Rien de plus semblable à un marché qu'un autre marché, mises à part quelques spécialités régionales et la manière de les vanter. Le marché du vendredi à Concarneau est, comme il se doit, très animé et s'étire le long du quai. Mais c'est au marché couvert que se trouve le plus intéressant : le stand où l'on vous sert des galettes de blé noir, faites à la demande. Quoi de meilleur qu'une galette-saucisse chaude et grasse ! Les vrais amateurs ont eu tôt fait de trouver le bon endroit ! Après cela, qu'il est bon de flâner sur le bord de l'eau, si calme et bleue ce matin-là. Concarneau est dite la Ville Bleue, à

cause de la couleur de ses filets de pêche à la sardine ; mais elle était bleue aussi ce vendredi par la couleur du ciel, par le doux éclat de la mer. Cependant, Concarneau, c'est beaucoup plus qu'un marché ! Nous avons donc commencé notre promenade par la Ville close. Le lieu nous appartenait : les touristes étant quasi absents dans l'unique rue bordée de commerces. De petites voies adjacentes ne mènent nulle part. Le tour des remparts est une promenade fabuleuse par la vue sur l'océan, par la beauté de cette architecture. On reste fasciné par l'audace qui a présidé à cette construction à la fois guerrière et élégante, harmonieuse

dans ses proportions. Une réflexion, happée au passage, donne une idée de l'état d'esprit né de cette contemplation : "Ces murs que l'on admire comme des chefs-d'œuvre sont l'image de la guerre. Un peuple en paix n'a pas besoin de murs..."

Un jour entier a été consacré à l'île de Sein. Et nous voilà embarqués, pour une heure, sur la vedette régulière *Penn Ar Bed*, "la tête de la terre", car pour les marins bretons ce n'est pas le "finistère", mais le début de la terre ! En fait, la vedette était plutôt un cargo, celui qui décharge chaque jour ce qui est nécessaire aux habitants de l'île.

Andrée Penot

## Rencontres émouvantes au fil du voyage

### Jeanne Thomas et sa petite-fille Morgane

Sur cette île de Sein, reste de récifs engloutis, il n'y a rien à voir, et c'est ce qui fait son charme austère et fascinant. Son histoire, pourtant, est à la fois sauvage et glorieuse. Personne n'a oublié que Sein a envoyé tous ses hommes en âge de combattre rejoindre le général de Gaulle. Un monument à la gloire de ces hommes se dresse au bord d'un rocher sur le point le plus élevé de l'île (qui ne dépasse que de 6 mètres le niveau de la mer...).

C'est sur l'île de Sein (en fait, à l'embarquement) que nous avons rencontré une ancienne de Bayard, Jeanne Vangriesheim, plus connue sous son nom de jeune fille, Jeanne

Thomas. Accompagnée de sa petite fille, Morgane. Ce fut l'un des temps forts de ce voyage. Jeanne, âgée aujourd'hui de 87 ans, a longtemps travaillé rue Bayard, à la brochure. Son appartenance à la Maison ("C'est ma famille" !) remonte à l'enfance puisque, orpheline, elle a été éduquée à Sainte-Croix. C'est donc d'une longue fidélité qu'il s'agit. Et d'une étonnante mémoire. Un peu déçue de ne pas retrouver dans le groupe l'une ou l'autre ancienne compagne de pension et de travail, elle a évoqué avec précision ceux qu'elle a connus et les souvenirs affluaient au fur et à mesure des questions posées. Son jugement sur les êtres et les circonstances (le régime de Sainte-Croix était des plus sévères et rigides) reste d'une grande



Jeanne Vangriesheim, debout à droite au deuxième rang, à Montrouge, avec ses collègues de travail.



● ● ● fraîcheur, d'une lucidité paisible. La petite-fille regardait sa grand-mère avec une stupeur admirative : jamais elle n'avait entendu Jeanne parler ainsi et de tout ce passé. Cet échange de souvenirs était passionnant, et émouvante la joie au bord des larmes qui émanait de cette femme, toute bouleversée encore d'avoir bravé sa timidité grâce aux encouragements de sa fille (océanographe, ce jour-là au fond des mers) : "Tu iras, et Morgane t'accompagnera !" Elle avoue avec douceur qu'elle n'avait rien eu à dire... Et Morgane (étudiante en lettres) goûtait un immense plaisir. C'est avec les yeux nettement embués qu'elle nous a quittés, au port d'Audierne, les épaules entourées par le bras plein de tendresse de sa petite-fille. Le désir de Jeanne serait que ses anciennes compagnes ou collègues lui écrivent...

### ... Mireille Lecrocq et l'aventure bretonne...

D'autres temps forts ont été vécus dans la salle à manger du Village, à travers la visite d'Anciens installés dans la région. Ce fut, dès le mardi, la rencontre avec Mireille Lecrocq qui, accompagnée de son époux, est venue partager notre déjeuner. Pour eux, l'installation dans le Finistère relève de l'émigration familiale... Le fils ayant épousé une Bretonne, le couple est venu vivre ici. Alors, les parents, la retraite prise, se sont installés non loin, dans une petite bourgade (Pléné). Puis les parents de Mireille ont suivi... Intégrés, actifs, ils éprouvent pourtant le besoin d'une escapade en ville de temps en temps...

### ... Fernand Lestrat et ses coquilles Saint-Jacques...

Le lendemain midi, c'est Fernand Lestrat qui nous rendait visite. Il est arrivé avec un carton de champagne, ce qui a donné tout de suite un certain ton à la rencontre. Fernand s'est fait un peu "chahuter" avec l'évocation des sacs de coquilles Saint-Jacques qu'il rapportait rue Bayard après chaque week-end en Bretagne, et le rappel de ses aventures tunisiennes. Sa femme travaillant encore, et à Paris, il est

donc seul à la maison (une histoire de maison assez compliquée, photo à l'appui) jusqu'au jeudi soir. Fait-il partie d'une association ? Vive dénégation de la tête et des bras. Alors que fait-il ? Il sait tout faire à la maison et lorsque le temps semble un peu long, il fait du vélo. Il n'oublie pas les copains et cette rencontre lui a fait visiblement plaisir. Et réciproquement.

### ... Henri, Jean-Claude et les choristes d'A Cœur Joie...

Pendant le séjour, nous croisons, sans vraiment les rencontrer, les choristes "A Cœur Joie". Mais voilà qu'un soir, ils se sont mis à chanter des chants que nous connaissions et que, surtout, Bernard Labbé connaissait ! Alors c'est toute la salle qui s'est mise à chanter. Des liens étaient ainsi créés et l'anniversaire de notre compagnon, Henri, en a bénéficié. Lorsque le calme est revenu, le repas terminé, un couple est arrivé discrètement : "Nous sommes des cousins de Louis Ropars, plus précisément de sa femme" (Renée, évoquée dans notre précédent numéro de *Chapô*). Surprise joyeuse et échange de souvenirs sur notre défunt Président. Les festivités ont continué crescendo avec l'arrivée de Jean-Claude Cardon accompagné de sa femme, le dernier soir. Ce fut, durant le repas, un aimable charivari de rappels des bons et moins bons moments vécus ensemble rue Bayard. Les souvenirs des uns ravivant ceux des autres, comme il est de coutume entre "anciens combattants". Il y eut

beaucoup de rires, beaucoup de propos vengeurs... et madame Cardon ne fut pas la dernière à prendre plaisir aux joyusetés de ces messieurs ! Nous ne devons pas en rester là. Comme pour tous les derniers soirs, la direction du Village avait prévu un repas de gala avec fruits de mer et tutti quanti. Les vins animaient les esprits, déliaient les langues, abolissaient les différences. C'est alors qu'éclata le feu d'artifice : un énorme gâteau d'anniversaire et du champagne apparurent, apportés par l'équipe de direction. On fêtait, à son insu, les 80 ans de Bernard Labbé. Visiblement ému, le héros se leva, verre en main, et tous les "A Cœur Joie" se sont mis à chanter, entonnant un chant auquel ceux de Bayard ont répondu, enchaînant avec une berceuse que tout le monde reprit. Puis le couple Labbé, Annick et Bernard, ont donné un duo tiré d'une opérette, d'une voix ferme et fraîche comme au temps de leurs vingt ans ! Embrassades, photos, pas de danse, les deux groupes confondus... Moments d'intense émotion et de grande joie. Jean-Claude Cardon avoue alors que sa présence ne devait rien au hasard. Il y avait donc eu complot ! Etait-ce fini ? Non. Bernard Labbé, dans un geste amical dont il a le secret, a invité tous ceux nés en septembre à se réunir autour du gâteau afin d'être fêtés eux aussi. Et, très vite, l'immense pâtisserie devint un souvenir ! C'est ainsi que s'est terminé le séjour à Trégunc. Déjà se profilait le voyage de 2008...

A. P

## Catherine Damesin : mission remplie à Vulcania

**L**a nouvelle directrice de Vulcania, une ancienne de Bayard, Catherine Damesin, a tenu et même dépassé les objectifs qui lui avaient été fixés : dès la première année de sa prise de fonctions, la fréquentation du parc européen du volcanisme, en Auvergne, a été en hausse de plus de 20 %. On a compté 262 238 visiteurs à la fin de la saison, soit 40 000 de plus que l'année passée. Les nouvelles attractions ont dopé la fréquentation. "En 2008, avec L'Année de la Terre déclarée par l'Unesco, nous allons faire encore plus", annonce Catherine Damesin qui vise 300 000 visiteurs et qui a su mettre dans le coup les professionnels du tourisme régional et attirer les visiteurs étrangers. De nouvelles attractions sont lancées, renouvelant les centres d'intérêt au-delà du simple volcanisme, en en gardant les côtés pédagogique et ludique. Bravo Catherine ! Voir l'entretien publié dans *Chapô* n°40

Vulcania, route de Mazayes, 63230 Saint-Ours-les-Roches.  
Tél. : 0820 827 828 (0,12 €/mn). [www.vulcania.com](http://www.vulcania.com)



# La magie des sciences

**U**n après-midi de novembre dernier, un bon nombre d'Anciens de Bayard se retrouvent au Conservatoire national des arts et métiers, pour une visite du Musée national des techniques. Notre guide nous emmène d'abord vers l'un des plus célèbres objets de ce lieu, le pendule de Foucault. Nous nous retrouvons devant un immense cercle horizontal bordé de quilles, au-dessus duquel oscille lentement le fameux pendule. De temps en temps, une quille tombe... Explication (du guide) : le mouvement du pendule illustre les lois de l'inertie et de la gravité, tout se passant comme s'il était suspendu à une étoile fictive, son déplacement étant axé entre l'étoile et le centre de la Terre.

pôle Nord, suspendu à l'étoile Polaire, il ne lui faudrait que 24 heures... et à l'équateur, environ 363 jours... évident. Il paraît qu'Einstein adorait le pendule de Foucault, et que celui-ci l'aurait aidé à comprendre que ce ne sont pas les mêmes lois physiques qui s'appliquent sur Terre et dans l'Univers...

Plongés dans des abîmes de réflexion (!), nous passons sous de très vieux avions, dont le coucou dans lequel Blériot a traversé la Manche. Puis nous arrivons à la maison bioclimatique, réalisée en 1999, avec du gazon sur le toit (en pente de 90°) qui la rafraîchit en été. Évidemment, l'eau y est chauffée par le soleil, on y récupère l'eau de pluie, et des rideaux avec cellules photovoltaïques équipent la véranda contre les chaleurs de l'été.

Nous regardons, étonnés, la première pile (elle est un peu grosse...), inventée par Volta en 1799, et présentée à Napoléon, qui avait alors l'idée d'envahir l'Angleterre par la voie sous-marine ! La pile aurait été une source d'énergie autonome, puisque constituée de disques de métaux différents (zinc, argent) qui, mouillés, induisent un courant électrique...!

Après la maquette de la machine de Marly, voulue par Louis XIV pour approvisionner en eau les bassins de Versailles, mais finalement abandonnée car trop complexe et trop coûteuse, nous voici dans la partie consacrée à la photographie et au cinématographe. Notre guide souligne le talent des Français pour développer des techniques basées sur "ce qui n'existe pas"... la persistance rétinienne, les images subliminales... Nous trouvons là, entre autres, la machine des frères Lumière, le phonographe d'Edison (1877).

Dans la salle suivante, le guide se repose, les rôles sont inversés, et pour cause : nous sommes dans la salle de l'imprimerie, devant les premières rotatives Marinoni..., et les Anciens en apprennent au guide ! Chacun ressort ses souvenirs d'atelier avec émotion !

Plus loin sont présentées les maquettes de construction de la statue de la Liberté. Notre guide, qui préfère nettement Rodin à Bartoldi, nous explique la technique du gabarit, qui a permis de fabriquer les énormes pièces composant la statue : sur les éléments du gabarit en bois, on appliquait les feuilles de cuivre en les battant au maillet pour

**Autour du pendule de Foucault, des visiteurs attentifs.**



Le principe est le même que celui de la toupie : en tournant, elle indique elle aussi le centre de la Terre. Mais qu'en est-il des quilles ? Chaque quille qui tombe est un repère du "déplacement" du pendule autour du cercle... Mais ce n'est pas le pendule qui bouge, sinon la Terre, et nous avec ! Le but final de Foucault était de démontrer physiquement, vers les années 1850, le mouvement rotatif de la Terre. Le pendule met donc 32 heures à revenir à sa quille initiale, à la latitude de Paris. Au

## Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**  
cotisation 2008 ..... 10 €
- Membre associé**  
conjoint(e), compagne ou compagnon \* ..... 6 €
- Membre bienfaiteur**  
contribution financière annuelle minimum \* ..... 23 €

(\*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicales des Anciens Bayard Presse.**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.



# Adieu, rue Bayard !

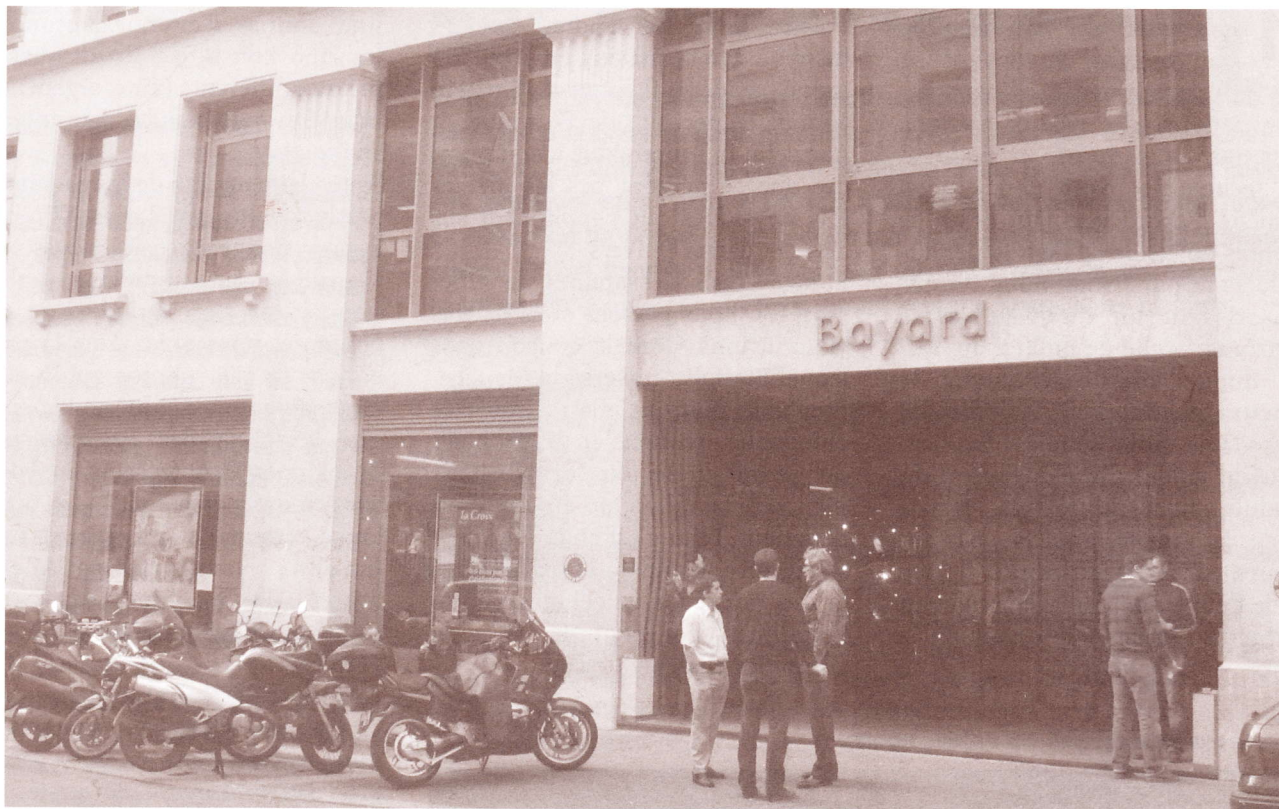


Photo : Bernard Léger

leur faire prendre la forme. Nous admirons ensuite l'avion de Clément Ader (1897) qui plane, mais ne vole pas, tout comme la chauve-souris, à laquelle il ressemble...

Notre visite se termine devant la première automobile de l'Histoire, énorme comme une locomotive, inventée par Cugnot en 1770. Appelée le "fardier à vapeur", il avait l'idée de lui faire remplacer les

chevaux sur les champs de bataille ! Cette machine, alimentée par la vapeur, transforme le mouvement rectiligne des pistons en un mouvement rotatif continu.

Et alors que nous remercions notre talentueux guide, le voici qui nous précise que nous n'avons pas tout vu...

Nous pouvons revenir !

*Brigitte Valadez*

**Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous**

\_\_\_\_\_ Mme, Mlle, M.    Nom

\_\_\_\_\_ Prénom

\_\_\_\_\_ Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)

\_\_\_\_\_ Numéro    Rue/Av./Bd/Lieu-dit

\_\_\_\_\_ Code postal    Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse – 3, rue Bayard – 75008 Paris

**Une date à retenir**

**Mardi**  
**2 décembre 2008**

L'assemblée générale de l'Amicale des Anciens de Bayard, 57 rue Violet, 75015 Paris.

**Réponse à la devinette de la page 5**

Aux jeux Olympiques de Londres en 1948, la distance à parcourir pour le marathon a été fixée à 42,195 kilomètres. En effet, la famille royale désirait que la course démarre du château de Windsor, pour se terminer face à la loge royale au stade olympique. On a mesuré cette distance, soit 42,195 kilomètres, ce qui est devenu, dès lors, la longueur officielle du marathon olympique.

